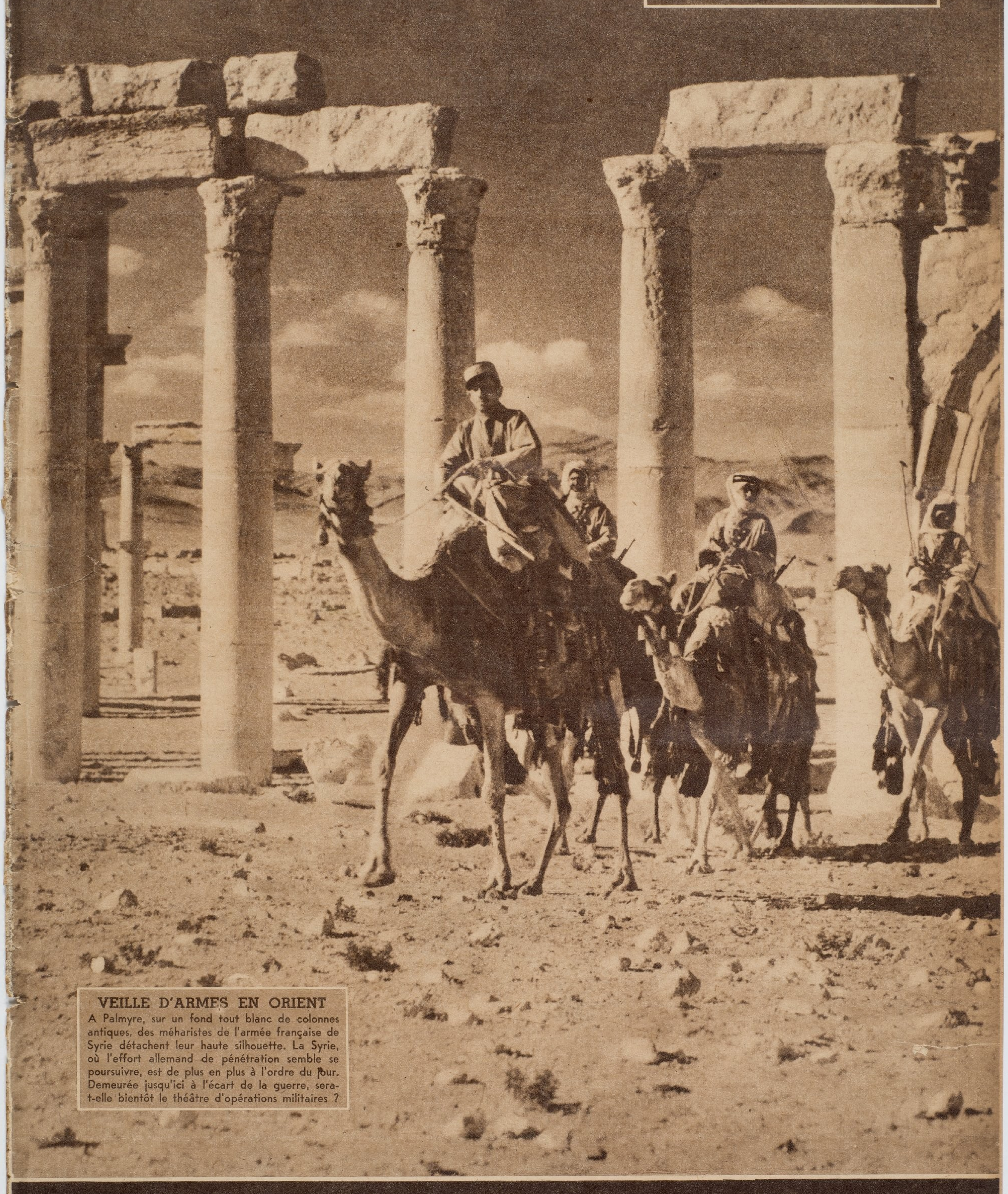
IMAGES



VEILLE D'ARMES EN ORIENT

A Palmyre, sur un fond tout blanc de colonnes antiques, des méharistes de l'armée française de Syrie détachent leur haute silhouette. La Syrie, où l'effort allemand de pénétration semble se poursuivre, est de plus en plus à l'ordre du jour. Demeurée jusqu'ici à l'écart de la guerre, sera-t-elle bientôt le théâtre d'opérations militaires ?

No. 613 — LE CAIRE EGYPTE 9 JUIN 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine

JUIN 1940 — JUIN 1941



Continuant la série de ses numéros spéciaux auxquels le public a fait un accueil si favorable

IMAGES

fera paraître dimanche prochain
UN NOUVEAU NUMÉRO SPÉCIAL

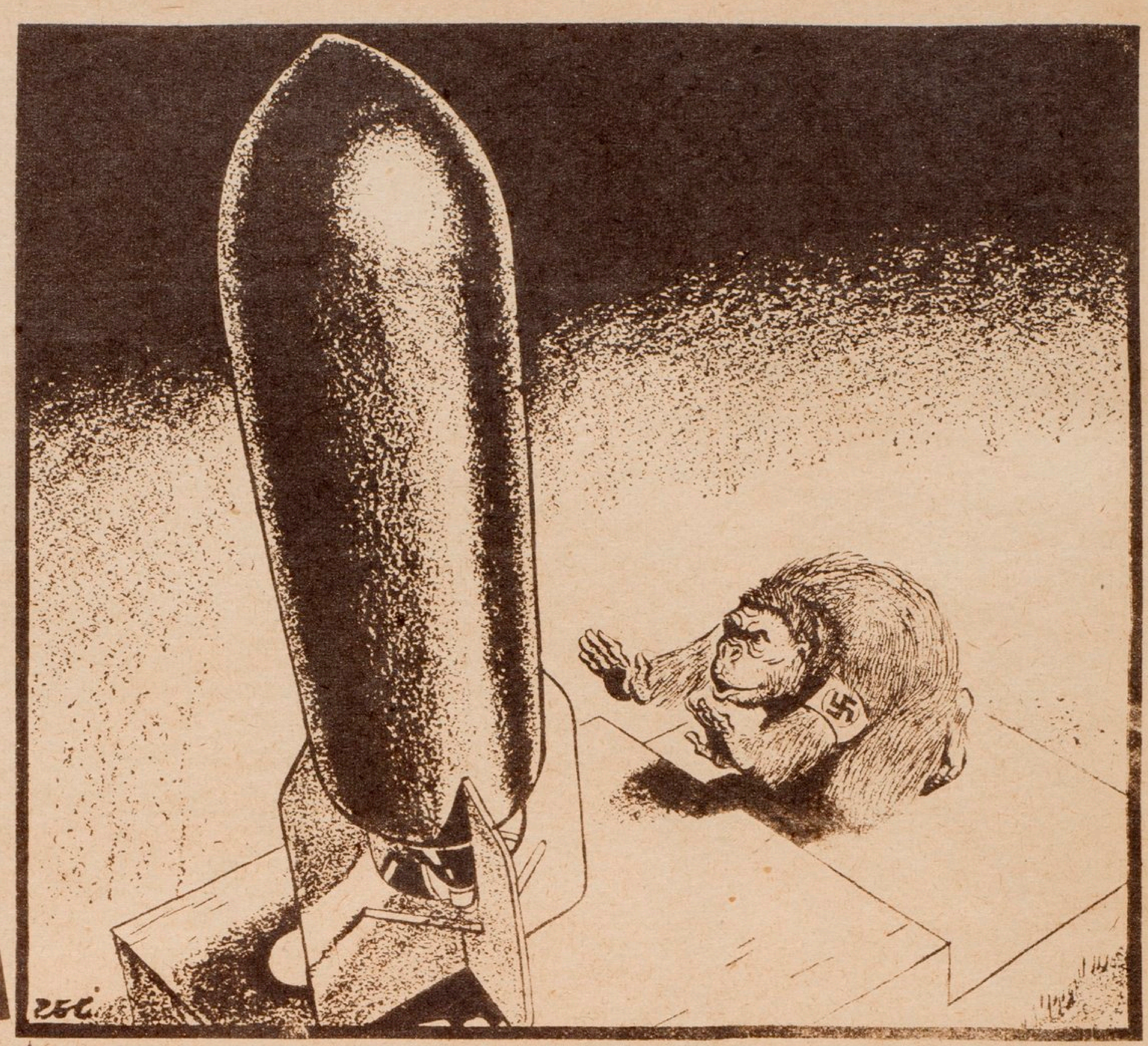
OU VA LA FRANCE?

QUI MONTRERA LE VÉRITABLE VISAGE DE LA FRANCE
UN AN APRES L'ARMISTICE

UNE COUVERTURE EN COULEURS

28 pages **P.T. 2**

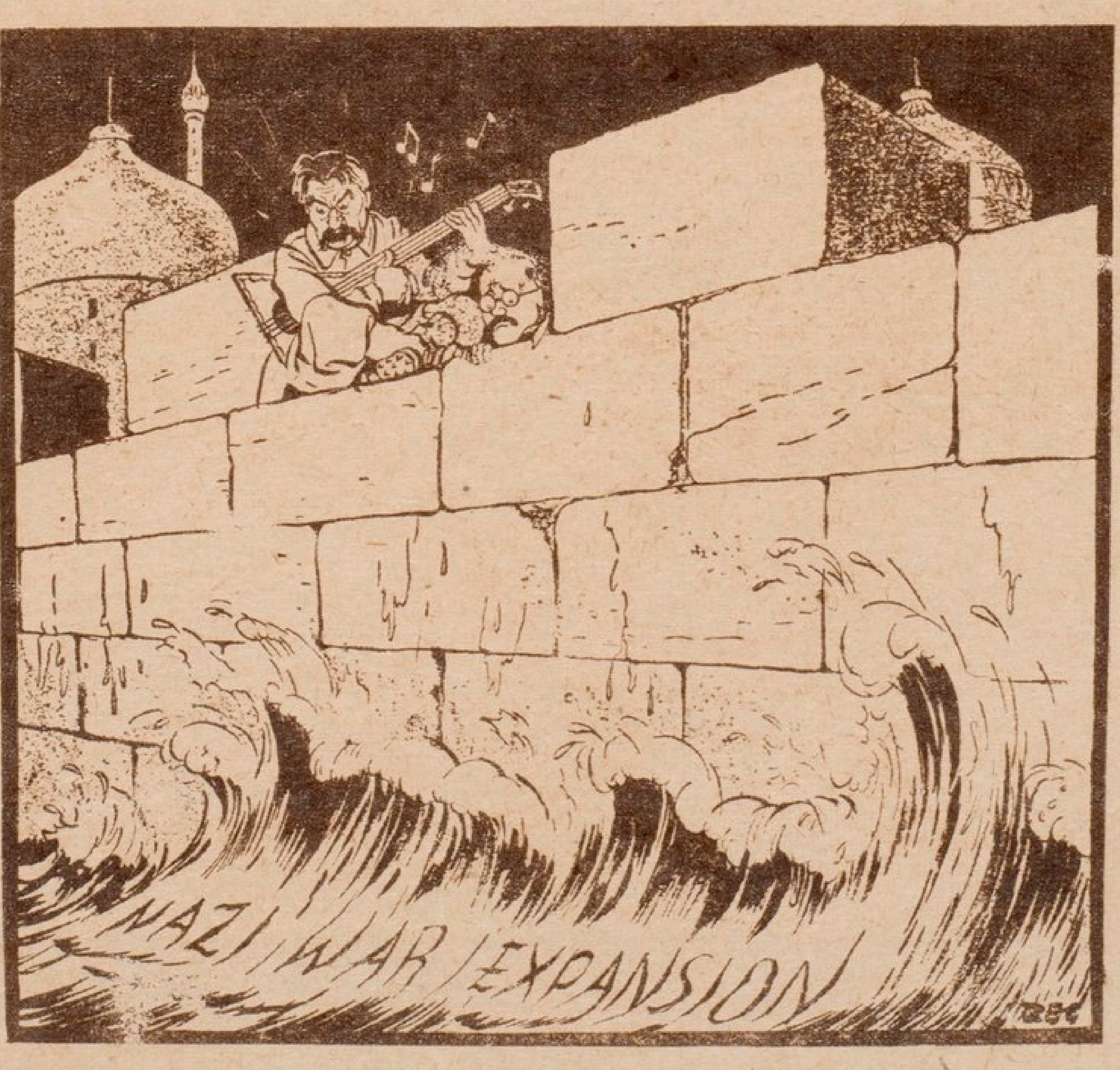
GLANE DANS LA PRESSE



RETOUR EN ARRIERE
L'ordre nouveau... et son adorateur.
(Daily Mirror)



APRES LA CRETE
Mussolini. — Pourvu qu'à force de prendre des îles, vous ne finissiez pas par occuper celle-là.
(Daily Mirror)



LA RUSSIE ET L'EXPANSION ALLEMANDE
« O flots, écartez-vous de ma porte... » (Chanson russe).
(New York Times)

ON NOUS ECRIT...

Monsieur le Directeur d'« Images ».

J'ai lu avec un vif intérêt le très intéressant article de votre rédacteur M. Georges Delyoran, concernant les réfugiés des Balkans.

Permettez-moi pourtant de vous dire que M. Delyoran n'a pas bien exprimé les sentiments de ces réfugiés, car, d'après cet article, leur enthousiasme provient du fait qu'ils sont entretenus « pour rien » ou, vulgairement dit, « à l'œil ». Non, mille fois non, l'enthousiasme et la reconnaissance de ces réfugiés pour la grande et noble Grande-Bretagne ne sont dus qu'au traitement si bienveillant dont ils ont été l'objet de la part des Anglais.

Je veux croire que ma présente exprime les sentiments de tous ces malheureux réfugiés que vous obligeriez infiniment en publiant cette mise au point.

Veuillez agréer...

JOSEPH HAMBURGER
Réfugié tchécoslovaque de Grèce.

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Le degré suprême de la tension

Le maréchal Pétain avait cru pouvoir se maintenir dans l'équivoque, dans cette fiction du gouvernement de Vichy, jusqu'à la fin de la guerre. Il n'avait pas compté avec la ténacité et la ruse allemandes, avec les ambitions de ses collaborateurs et leurs rivalités.

Il fit un coup d'éclat en renvoyant Laval et en le remplaçant par l'amiral Darlan, mais il n'en est pas moins tombé dans le filet de l'astucieux Abetz et de son maître Ribbentrop. Les deux Allemands ne se sont pas pressés. Au lieu de heurter de front le maréchal qui aurait pu retrouver l'énergie de Verdun, devant un assaut direct, brutal, ils l'enserrèrent dans un réseau de concessions en apparence simples, inoffensives et qui ont fini par le ranger du côté allemand, alors qu'il avait prétendu demeurer neutre. Aujourd'hui, le maréchal s'aperçoit qu'il est en pleine « collaboration », c'est-à-dire qu'il fait le jeu de l'Allemagne contre l'Angleterre. En permettant à Darlan de passer des vivres et des munitions à travers les ports français, pour les besoins de l'Allemagne, en faisant passer les renforts pour la Libye à travers les eaux territoriales de Tunisie, en mettant les bases aériennes de Syrie et du Liban à la disposition des avions allemands allant combattre l'Angleterre en Irak, le maréchal Pétain est sorti de sa neutralité, a commis des actes anti-britanniques.

En fait, par les larges infiltrations d'Allemands, il a livré l'Empire à l'Allemagne. Et quand il déclare qu'il le défendra seul, on sait que le mot « seul » ne signifie rien, que les Allemands vont, en réalité, se battre et fournir aux troupes de Vichy les cadres, les munitions et surtout les carburants nécessaires.

Pétain ou Darlan dit qu'il veut reprendre au général de Gaulle les territoires qui se sont ralliés à lui. Pourquoi ? Dans quel but ? De Gaulle est Français, et c'est à la France qu'il veut conserver ces territoires. Pourquoi donc faire couler du sang français par des Français, vouloir reprendre à des Français des territoires français, si ce n'est pour le compte de l'Allemagne ? Car la France n'a rien à gagner à cette lutte fratricide.

Jusqu'à présent, le gouvernement britannique a fait preuve d'une longue patience, mais on sent que sa patience est à bout. A lire la grande presse de Londres et des Dominions, on comprend que l'Empire n'est pas disposé à se laisser plus longtemps bafouer.

Que Vichy lui fasse la guerre et que lui continue à traiter le gouvernement du maréchal Pétain en neutre et ami est compromettre gravement sa sécurité et sa victoire.

Aussi peut-on dire que nous sommes arrivés au degré suprême de la tension anglo-Vichy.

Fidèle à elle-même, la politique américaine a pris position dans ce conflit et le gouvernement de Vichy a été avisé en termes clairs : la France ne peut être à la fois l'amie de l'Allemagne et de l'Amérique.

Menace très grave pour le ravitaillement de la France, car, par la rupture avec Londres, un blocus impitoyable sera intensifié et l'Amérique n'interviendra pas pour l'adoucir. De son côté, l'Allemagne pillant à son profit la production agricole française, le peuple va souffrir, uniquement pour que Darlan réalise ses ambitions et parce que le maréchal ainsi que le général Weygand n'ont pas eu le courage de résister.

Et le « Times » a résumé cette situation en une saisissante image. En Crète, les Allemands ont mis devant eux les prisonniers néo-zélandais, pour que les Alliés ne puissent pas tirer. Maintenant, ils veulent mettre les Français devant les Allemands, pour que les Allemands puissent réussir tous leurs coups en Orient, sans que les Britanniques aient le cœur de tirer sur les Français, leurs anciens alliés.

Seulement, Hitler oublie que les Français qui vont se prêter à ce jeu de trahison ne sont plus considérés comme des Français par le peuple français lui-même et que la riposte britannique sera un acte légitime de défense.

La drôle de paix pour la drôle de guerre

Au Brenner, dit la presse d'Italie, le Duce et le Führer ont jeté les bases de la paix européenne qu'ils vont bientôt proclamer.

Ce serait vraiment la plus drôle des paix pour la plus drôle des guerres, puisqu'elle aura vu des hommes comme Pétain, Weygand et Darlan vouloir collaborer avec l'Allemagne.

Mais au fond, il ne faut pas déplorer que Hitler se hâte à donner forme écrite et pratique à ce qu'il appelle « l'ordre nouveau ». Dans son calcul, il devance les Etats-Unis, les met devant le fait accompli et leur dit : « L'Europe est en paix ; c'est l'Angleterre qui continue la guerre. Pourquoi l'aider ? »

Mais que signifiera son expression : « L'Europe en paix » ?

Quand il aura remanié la carte, s'attribuant les morceaux qui lui plaisent et jetant les restes à son allié, pourra-t-il obtenir un acquiescement des populations dont il aura mutilé les territoires ? Certes non.

Pourra-t-il retirer ses armées des pays occupés ? Certes non, car aussitôt éclateront les soulèvements qu'il devra réprimer dans le sang.

Les Quislings, Darlan, duc de Spolète et *tutti quanti* qui signeront sa paix de force et d'iniquité ne pourront pas tenir leurs sujets « loyaux » sans la Reichswehr et la Gestapo.

L'Europe sera donc « en une paix armée », une paix de répression, de terreur, qui ne peut être un argument décisif pour les Etats-Unis qui diront au Führer, avec leur bon sens : « Retirez vos armées en Allemagne pour trois mois. Et si l'Europe ne bouge pas, nous croirons alors à votre paix. » Mais il ne pourra pas les retirer pour trois jours.

D'un autre côté, il n'est pas mal que Hitler donne une idée précise de la manière dont il conçoit son Europe. On verra, par sa fameuse paix, comment il organise la sécurité de l'Allemagne, désarme les peuples voisins, leur impose le régime économique qui lui convient, afin que demain, après la défaite allemande, les Alliés aient un modèle allemand de la paix à imposer. Ils n'auront qu'à s'inspirer des grandes lignes de la paix hitlérienne d'aujourd'hui, pour traiter l'Allemagne et l'Italie comme elles le désirent.

A ce point de vue, nous attendons avec impatience le résultat des cinq heures de l'entrevue du Brenner, de l'échange de points de vue ou plutôt du monologue que Hitler a dû réciter et auquel Mussolini n'a pu qu'acquiescer, n'ayant pas de voix réelle au chapitre.

Mais, comme tout ceci, la « collaboration » avec Vichy et la paix hitlérienne prématurée ne sont qu'un aveu de l'impuissance à battre l'Angleterre !

LE FILM EGYPTIEN

Les milieux politiques locaux continuent à commenter favorablement les déclarations de M. Eden sur l'appui que le gouvernement britannique serait prêt à donner à la formation d'une fédération des peuples arabes, s'ils le désirent.

On considère cette déclaration comme un événement historique.

Directement, l'Egypte n'y est peut-être pas aussi intéressée que l'Irak ou la Syrie, bien qu'il ne soit pas impossible qu'une conception très large de cette idée puisse l'englober, mais de par sa situation géographique, elle est quelque peu en dehors. Cependant, moralement, elle s'intéresse tellement au sort de tous les peuples arabes, qu'elle a accordé à la déclaration du secrétaire d'Etat au Foreign Office une importance capitale.

Autrefois, plusieurs projets d'union arabe ou musulmane avaient été élaborés, mais sans suite pratique, pour des considérations de politique extérieure ou intérieure. Dernièrement, il y eut le pacte de Saad-Abad, mais il était asiatique, comprenant la Turquie qui n'est pas arabe, et l'Egypte n'y a point adhéré.

Cette fois-ci, il semble que la fédération à laquelle songent les peuples arabes est de caractère plutôt économique, avant d'être politique, et, dans ce cas, l'Egypte pourrait créer des relations spéciales avec elle.

* * *

Le Premier Ministre a toujours voulu d'une union nationale et, cette semaine, il a fait un effort honnête et loyal pour la réaliser, le plus largement possible, allant du parti national au parti chaabo-ittéhadiste, en passant par le Wafd. Malheureusement, toute sa bonne volonté n'a pu triompher des obstacles.

Trois ou quatre jours auparavant, le leader du parti national avait présenté — au nom du parti — une note politique : le parti national ne pouvait pas accepter l'offre faite par Sirry pacha de participer à son nouveau cabinet.

Le Wafd a posé comme condition la dissolution de la Chambre actuelle et de nouvelles élections, soutenant que, malgré la loi martiale, la censure, les restrictions sur les libertés de réunion, etc., il est possible de procéder à la consultation populaire, rapidement et sans incidents. Un accord préalable entre les partis, divisant entre eux les circonscriptions, et tout se passerait normalement.

Mais les autres partis s'opposant à cette dissolution, le Wafd maintenant son point de vue, condition sine qua non, le Premier dut se limiter au concours des partis ralliés à ce régime, principalement le parti libéral et le parti saadiste. Dans leurs assemblées générales, les membres des deux partis votèrent la participation à un nouveau cabinet présidé par Sirry pacha et chargèrent leurs leaders de régler avec le Premier Ministre les détails de leur participation.

Mais il semble que des difficultés imprévues ont surgi en dernière heure et le cabinet n'a pas été formé comme prévu. Est-ce définitif ou bien les conversations seront-elles reprises, après le week-end ?

* * *

Cette question de la formation d'un second cabinet Sirry avait pour quarante-huit heures occupé l'attention publique. Mais dès qu'elle fut ajournée, c'est vers la bataille de l'Orient que les regards se portèrent.

Le pays sait fort bien — Churchill et Roosevelt l'ont clairement dit — que l'Egypte pourrait être le second but ou un des buts de l'offensive déclenchée par Hitler pour s'assurer le contrôle de la Méditerranée.

Mais nous devons souligner que la confiance est absolue dans la défense de nos frontières. Le demi-million d'hommes sous les ordres du général Wavell a déjà reçu l'équipement nécessaire pour tenir tête à l'agression et même passer à l'offensive.

Abandonnez la Chine !

Le Japon fait brusquement patte douce. On n'en réjouit. Plus de discours agressifs des militaires, plus de manifestations pro-Axe et Matsuoka garde le silence. A Tokio, les milieux des affaires semblent prendre le dessus ; des tentatives d'approche sont faites, pour nouer des relations commerciales avec les *business-men* anglo-saxons.

Roosevelt, qui ne veut décourager aucune bonne volonté, relevant ces symptômes de modération, fait de son côté un effort pour faciliter leur tâche aux personnalités nippones qui voudraient ramener le calme et la paix en Extrême-Orient. Dans son discours réquisitoire contre les dictatures, alors qu'il traite de criminels les nazis, il ne fait aucune allusion au Pacifique, ni au Japon. Omission voulue que les cercles diplomatiques comprennent et apprécient.

Puis suit la nouvelle du départ en mission pour Washington de l'ambassadeur japonais à Londres, afin d'étudier les possibilités de compromis avec le bloc anglo-saxon. Tant mieux, mais voici qu'une dépêche remet tout en question.

Le Japon est prêt à se désolidariser de l'axe Rome-Berlin, à dénoncer le pacte tripartite, à devenir l'élément essentiel de la paix dans le Pacifique. Mais cette conversion, il en veut le prix ; que les Etats-Unis abandonnent la Chine et forcent le maréchal Tchang-Kaï-Chek à signer la paix que veut le Japon, c'est-à-dire à lui reconnaître ses conquêtes et son influence prédominante en Asie.

Refus net de Washington

Si les Etats-Unis aident l'Empire britannique dans sa lutte contre les dictatures, s'ils sont prêts à entrer dans la bataille d'un moment à l'autre, c'est pour ne pas reconnaître les dénis de justice, les conquêtes illégitimes, un ordre nouveau fait de despotisme, d'injustice, de violence. Cet idéal pour lequel le sang américain pourrait couler, les Etats-Unis, avec un manque absolu de logique, viendraient le trahir en Asie, abandonner la Chine et légitimer les conquêtes faites par le Japon ! Dans ce cas, il vaudrait mieux laisser Hitler terroriser l'Europe à son gré ! Non, Roosevelt n'abandonne pas Tchang-Kaï-Chek, quelle que puisse être la réaction du Japon.

Cette réaction est lourdement handicapée, précisément par cette guerre de Chine que le Japon voudrait faire cesser. On n'en parle plus beaucoup et c'est mauvais signe pour les Japonais, car seule une suite de victoires peut les conduire au dénouement.

Mais que les fronts se stabilisent, que Tchang-Kaï-Chek mette à profit toutes ces années pour mieux entraîner son armée, recevoir de l'étranger plus d'avions, d'armes, de munitions, puisse de temps en temps déclencher, comme il le fait, une offensive, c'est la raison majeure pour laquelle le Japon n'arrive pas à tenir ses engagements envers Berlin. C'est la guerre de Chine qui a fait parler à Tokio la voix douce de la raison.

Il serait donc fort étrange que les démocraties anglo-saxonnes — en dehors des autres considérations — viennent liquider la guerre de Chine à l'avantage du Japon, le pendant du Reich hitlérien et de l'Italie fasciste, au cœur du lointain Orient.

La Méditerranée orientale et le Proche-Orient. La Syrie, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par un simple coup d'œil, occupe une situation stratégique importante et pourrait servir comme un tremplin vers les puits de pétrole d'Irak et d'Iran ou comme une base pour d'éventuelles opérations contre l'Égypte. Cette carte permet, par ailleurs, de se faire une idée de l'encerclement dont la Syrie, prise entre la Turquie d'une part, et le front Irak-Palestine-Transjordanie de l'autre, est actuellement l'objet. En Méditerranée, d'ailleurs, la Grande-Bretagne possède en

SYRIE ET LIBAN, vestibule de

Depuis la plus haute antiquité, la Syrie et le Liban sont l'arène où les conquérants vont vider leurs querelles, le vestibule par où ces mêmes conquérants passent, allant vers l'Est ou vers l'Ouest. Souvent, malgré eux, les Syriens et les Libanais sont mêlés aux querelles auxquelles ils sont étrangers. Et voilà que cela recommence — l'histoire étant, hélas ! un éternel recommencement...

Donc, Vichy passe la main à Berlin. Pour obtenir une concession de plus, pour avancer d'un pas dans la voie de la collaboration, pour décrocher un avantage matériel, d'ailleurs aléatoire et vague, l'amiral Darlan, croyant servir les intérêts de la France, permet aux Allemands de pénétrer en Syrie et au Liban. Une fois de plus, les pays du Levant servent de monnaie d'échange et sont invités à jouer le rôle du mulet qui change de maître.

Pourtant, la Syrie et le Liban ne font pas partie de ce qu'on est convenu d'appeler « l'Empire français ». La France s'y est installée, après la dernière « dernière guerre », en vertu d'un « mandat » de la Société des Nations. Aujourd'hui, la Société des Nations n'existe virtuellement plus et la France s'est retirée de cette Société. Le mandat sur la Syrie, dont nous ne discuterons ni la validité, ni l'étendue, n'existe donc plus. Ce qui veut dire que la France doit évacuer la Syrie et le Liban et laisser aux Syriens et aux Libanais le droit et la liberté de disposer de leur propre sort.

* * *

C'est à leur position géographique et à leur curieuse ethnographie qu'est due l'implacable destinée qui fait de la Syrie et du Liban les éternelles victimes de toutes les invasions, de toutes les conquêtes.

Une simple récapitulation de l'histoire ancienne nous démontre que tous les peuples guerriers avaient un faible pour la région s'étendant entre le Taurus et le Sinaï, la Méditerranée et la vallée de l'Euphrate. Assyriens, Babyloniens, Chaldéens, Perses, Grecs, Macédoniens, Romains, tous allaient massacrer leurs ennemis ou se faire massacrer par eux dans les gorges du Liban ou les plaines de la Syrie. C'est là que les Croisés allèrent se mesurer avec les musulmans. C'est là que Turcs, Tartares, Mamelouks et autres s'entr'égorgèrent copieusement pendant des centaines d'années. C'est encore là que Napoléon Bonaparte alla chercher son premier échec. Au vingtième siècle, qui inaugura l'ère des intrigues, de l'espionnage, des délations, c'est aussi en Syrie et au Liban que les agents secrets ou avoués des gouvernements d'Orient et d'Occident trouvèrent un champ idéal pour l'épanouissement de leur activité. Enfin, à l'heure actuelle, c'est encore une fois en Syrie et au Liban que risque de se jouer l'une des parties décisives de la lutte.

Or, la France pouvait sauver le Levant tout en y sauvegardant son prestige. Au lieu de le faire, elle semble préparer la catastrophe et la provoquer.

* * *

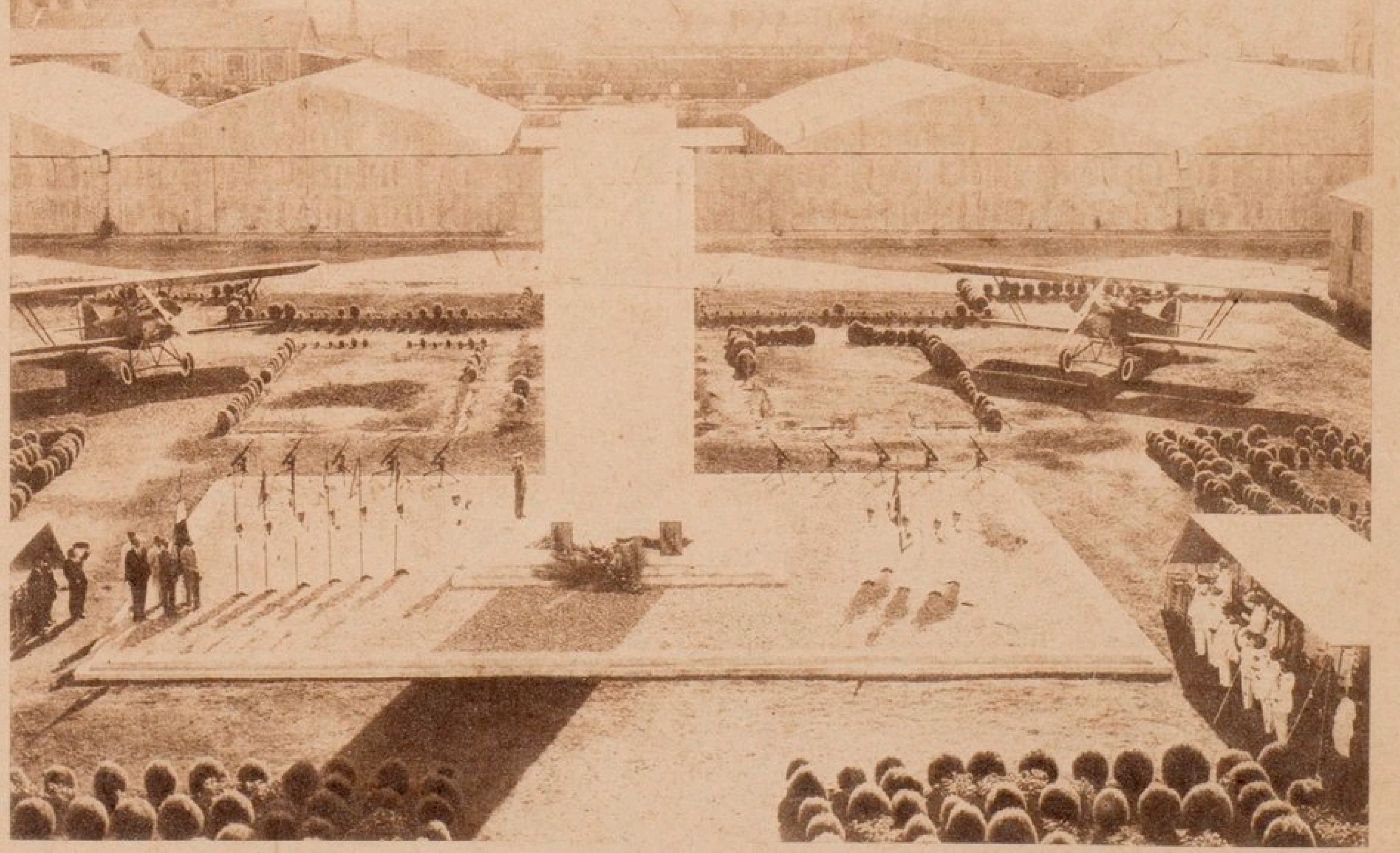
Dans la bataille de la Méditerranée, l'Allemagne ne pouvait que convoiter les plaines syriennes et les montagnes libanaises, les bases navales et les aérodromes, les routes qui mènent vers le pétrole de Mossoul, vers le canal de Suez, vers le golfe Persique, vers les Indes. La position stratégique du massif libanais est d'une importance capitale. Ce massif surplombe la mer et commande l'accès vers le Nord, vers le Sud et vers l'Est. Il donne, à celui qui le tient, non seulement la possibilité de braver les attaques d'un agresseur, mais aussi la faculté d'attaquer dans n'importe quelle direction. Tous les conquérants qui convoitèrent l'Orient arabe estimèrent que le Liban en était la clef. C'est de là, d'ailleurs, que vient le malheur de ce petit pays. Or, aujourd'hui plus que jamais, les montagnes libanaises peuvent servir de point de départ à une conquête de l'Orient. Car ces montagnes sont maintenant sillonnées de belles routes. Des ports, des rades, des baies superbes s'échelonnent sur leurs côtes et offrent aux navires de surface et aux sous-marins des abris sûrs. Entre le Liban et l'Anti-Liban, dans les plaines de Syrie, en plein désert, des aérodromes ou des terrains d'atterrissage que la nature a elle-même aménagés offrent aux avions des bases, d'où il leur sera facile de rayonner sur tout le Proche-Orient, d'entreprendre des raids sur la Palestine, l'Égypte, la Transjordanie, et de revenir à leur point de départ en quelques heures. Pour l'Allemagne, déjà maîtresse de la Grèce, de la Crète et des îles de la mer Egée, la possession de la Syrie et du Liban devient presque une nécessité, pour entamer la conquête du Proche-Orient et essayer de prendre l'Égypte entre deux feux.

Avec la complicité de Vichy, les Allemands ont déjà pris pied en Syrie et au Liban. Ils réalisent le projet de la ligne Berlin-Bagdad, si cher à l'Allemagne des Kaisers.

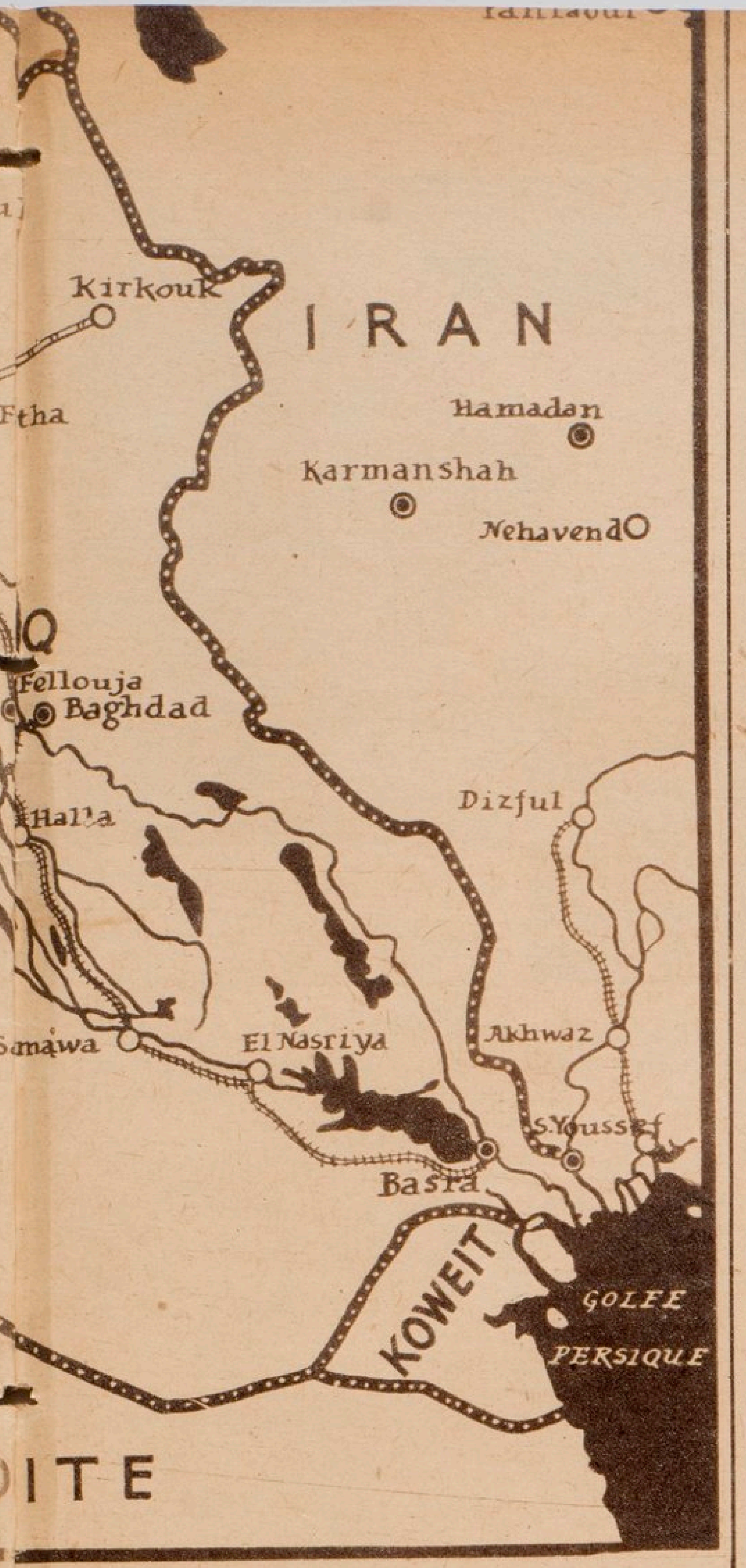
Mais pour réaliser ses projets, l'Allemagne devra affronter les armées alliées et venir à bout de la résistance de la population hostile.

Cette population forme la plus curieuse et la plus hétéroclite des mosaïques humaines. Dans cette région, qui compte tout au plus quatre millions d'habitants, toutes les races, toutes les religions, tous les rites se mêlent. Il y a là, vivant côte à côte, des descendants des anciens Phéniciens, des Arabes, des Turcs, des Tcherkesses, des Arméniens, des Russes, des Africains ; il y a des musulmans sunnites et chiites, des chrétiens de toutes les églises, des Druses, des Nosseiris et des Alaouites, des Yézidis adorateurs du diable, des Bédouins aux croyances diverses ; il y a des sédentaires et des nomades, des montagnards farouches et des peuplades sans patrie. L'ensemble de cette agglomération unique compose la nation peut-être la plus difficile à gouverner, la plus turbulente, la plus incompréhensible aux yeux de l'étranger. Seuls de tous les conquérants qui s'installèrent chez elle, les Turcs l'avaient comprise et surent s'en faire comprendre. Belle époque, hélas ! où le proverbe disait encore : « Heureux celui qui possède la litière d'une chèvre au Mont Liban ! »

Cette mosaïque de races et de confessions religieuses fut savamment exploitée, autrefois et aujourd'hui, par les puissances étrangères. Chacune d'elles y a son clan, ses protégés, ses amis. Mais ces puissances oublient souvent qu'en Syrie et au Liban, il y a précisément des Syriens et des Libanais, et que ces habitants d'un pays convoité par tous sont chatouilleux, intelligents, fiers, ambitieux, courageux et que, tout en aimant tel ou tel peuple ami ou soi-disant tel, ils aiment bien plus leur propre pays.



A l'aérodrome de Rayak, les autorités militaires et civiles françaises de Syrie inaugurent un monument aux aviateurs français morts au cours de l'autre guerre, dans leur lutte contre les Allemands. Mais c'est là une image du passé et l'aérodrome de Rayak est aujourd'hui entre les mains de ces mêmes Allemands.



Chypre une base de premier ordre d'où ses navires et ses avions peuvent, avec facilité, atteindre la Syrie, dans le cas d'une action éventuelle.

l'ORIENT

Or, que veulent les Syriens et les Libanais d'aujourd'hui ? Vivre en paix, obtenir leur indépendance, accomplir en Orient le rôle et la mission dont ils sont dignes.

Dans le conflit actuel, les Syriens et les Libanais ont pris nettement position. Ils sont foncièrement démocrates. On ne constate nulle part ailleurs une égalité, une simplicité, une camaraderie dans toutes les classes de la société aussi éclatantes que dans ces régions du monde arabe. Dès le début des hostilités, les Syriens et les Libanais, oubliant leurs griefs contre les autorités mandataires, ont exprimé de la manière la plus éloquente leur loyalisme à la France et à ses alliés d'alors. Après la débâcle française, les populations du Levant, qui pouvaient le faire, ne donnèrent pas le coup de poignard dans le dos. Jamais exemple d'honnêteté et de noblesse de caractère ne fut aussi frappant et aussi touchant que celui donné par ces populations à la France abattue et meurtrie. Et — chose encore plus incroyable — ces mêmes populations, tout en sachant qu'elles n'ont plus rien à espérer de la France, espèrent toujours !

Mais elles espèrent parce qu'elles savent que la France Libre est toujours debout, qu'à ses côtés, la Grande-Bretagne et son Empire sont décidés d'aller au bout de la lutte, et qu'enfin l'Amérique est là, où près d'un million de Libanais et de Syriens vivent, travaillent et prospèrent.

Mais les populations libano-syriennes espèrent aussi que l'issue de cette guerre amènera avec elle la réalisation de leurs aspirations nationales. La Grande-Bretagne, par l'organe de son secrétaire d'Etat au Foreign Office, vient de faire, à ce sujet, des déclarations retentissantes. Elles s'imposaient, ces déclarations, et viennent à temps dissiper les doutes et mettre un terme à une certaine propagande tendancieuse. Le gouvernement de Londres ne convoite pas la Syrie et le Liban et verrait avec sympathie les Syriens et les Libanais jouir de l'indépendance pour laquelle, au temps des Turcs et au temps des Français, le sang a abondamment coulé. Quant à l'Amérique, elle vient de déclarer qu'elle appuie l'attitude de la Grande-Bretagne à l'égard de la Syrie et du Liban. De son côté, la Turquie a plus d'une fois proclamé son désir de voir les Syriens et les Libanais disposer librement de leur propre sort.

HABIB JAMATI

Une figure légendaire :

LE COLONEL COLLET

« C'est un chef. »

Voilà ce que disent de lui ceux qui l'ont connu.

Collet avait fait l'autre guerre. Douze blessures et plusieurs citations à l'ordre de l'armée avaient été sa récompense. Sa croix de guerre portait tellement de palmes qu'elle était, disait-on, la plus longue de l'armée française.

En 1923, le glorieux lieutenant Collet débarquait en Syrie. Il ne devait la quitter que ces derniers jours, pour aller rejoindre les forces de la France Libre, estimant que ses chefs ont failli à l'honneur, en permettant aux avions allemands de faire usage des aérodromes syriens.

* * *

Le colonel Collet est né en Algérie. Parmi les populations arabes, ce fils de soldat apprit à connaître et à apprécier les Orientaux. On rapporte que, dans son enfance, il se mettait toujours à la tête des enfants indigènes pour jouer au soldat contre ses propres compatriotes. C'était là, paraît-il, un destin atavique, son père ayant toujours commandé des troupes coloniales.

L'Orient a d'ailleurs toujours attiré le colonel Collet qui apprit dans sa jeunesse l'arabe et d'autres langues orientales.

Au cours de la dernière grande guerre, il combattit dans des unités françaises, mais il rêvait d'aller en Orient. Ce n'est qu'en 1923 que le jeune lieutenant, dont la renommée était grande dans l'armée à cause de son courage, de ses blessures et de ses citations à l'ordre du jour, devait obtenir d'être affecté à l'armée de Syrie.

Weygand était, à ce moment, haut commissaire de France à Beyrouth. Collet avait pour l'ancien chef d'état-major du maréchal Foch la plus vive admiration. Tous deux sont de fervents catholiques. Mme Collet est une amie de la générale Weygand. Et c'est, pense-t-on, à cause de ses relations avec Weygand et par dévouement pour son ancien chef rallié au maréchal Pétain, que le colonel Collet mit un an avant de se joindre à un mouvement qu'il savait être seul capable de sauver la France.

Au physique, c'est un homme calme, pondéré, dont les yeux gris clair « transpercent l'acier », disait un de ses collaborateurs. Dans la lutte, il ressemble aux preux chevaliers sans peur et sans reproche.

Dès son arrivée en Syrie, Collet fut posté dans le Hauran parmi les populations hostiles à la France et qui menaient une guérilla contre la puissance mandataire. Ces populations se composaient surtout de Circassiens venus du Caucase et qui ont pour l'action un goût très prononcé.



Le colonel Collet dont le ralliement à la France Libre avec quelque deux mille Tcherkesses a fait sensation il y a quelques jours. Créateur des fameux escadrons tcherkesses à la tête desquels il guerroya dans toutes les régions de la Syrie, Collet est l'une des plus belles figures coloniales françaises.

Il décida d'en faire, au lieu d'ennemis, les serviteurs de la France.

D'abord, ce fut un escadron qu'il leva. Il se composait d'éléments divers parmi lesquels les Tcherkesses étaient en majorité. Mais par la suite, seuls les Circassiens et les hommes de races voisines furent admis dans les forces du lieutenant Collet.

L'organisation des légions tcherkesses se fit sur le modèle des Cosaques russes. Les hommes recevaient une somme globale pour leurs uniformes — des uniformes orientaux aux couleurs vives — et leurs chevaux ; ces chevaux arabes sur lesquels ils gravissaient les sentiers les plus escarpés, parcourant la montagne en tous sens.

Capitaine, commandant, colonel, Collet demeura à la tête de ses légions dont le rôle pacificateur fut immense. Lors de la révolte des Druzes, lors des troubles du Hauran, à Damas, partout où ils furent requis, les Circassiens de Collet, comme on les appelle, firent une besogne salutaire dans l'intérêt non de la France, mais du colonel Collet !

Les familles des forces tcherkesses de Collet furent installées dans les vallées du Hauran où un régime patriarcal, similaire à celui qui régnait au Caucase, fut instauré. Parmi elles, Collet était un demi-dieu. C'est lui qui faisait la loi et nulle autorité en dehors de la sienne n'était reconnue.

Ce que ses hommes admirent le plus dans Collet, c'est son courage. Lorsqu'il partait en expédition, c'est toujours à la tête de ses guerriers qu'il se plaçait.

Ses actes de courage à la tête de ses troupes ont fait répandre la légende de son invulnérabilité.

Un jour qu'il était occupé à pacifier les montagnes druzes, Collet et quelques-uns de ses hommes tombèrent dans une embuscade. Un de ses Tcherkesses fut blessé par une balle et son cheval, prenant le mors aux dents, se mit à galoper à travers les sentiers de montagnes. Le chef, n'écoutant que son courage et devant ses troupes siderées, se lança à la poursuite de la bête et parvint à sauver le soldat blessé, juste au moment où sa monture se jetait dans un précipice.

Une autre fois, blessé lui-même, le colonel Collet refusa de se laisser soigner avant d'avoir pris d'assaut un sommet de montagne d'où les rebelles tiraient sur ses hommes.

* * *

Lorsque, avant la guerre, la France dut accepter un condominium avec la Turquie dans le sandjak d'Alexandrette, on craignit que les populations arabes du sandjak ne levassent l'étendard de la révolte. Que fit-on ? On envoya Collet en qualité de gouverneur.

L'homme habitué aux espaces ouverts, aux montagnes, se sentait mal à l'aise dans un bureau. Mais de sa personnalité se dégageait une telle confiance, un tel ascendant, que les habitants arabes et turcs du sandjak s'inclinèrent.

On a comparé Collet à Lawrence. Par leur connaissance des hommes, par le magnétisme qu'ils dégagent, par leur calme, par l'autorité qu'ils ont acquis sur des populations primitives mais fières, les deux hommes se ressemblent. Mais à ces qualités, Collet joint le courage et la hardiesse des chevaliers d'antan.



L'emblème des Tcherkesses. Il illustre mieux que toute autre chose, les qualités militaires de ces troupes d'élite. Les Tcherkesses sont de magnifiques cavaliers.



Quelque part en Palestine, où ils collaborent avec les forces impériales britanniques, un groupe de Tcherkesses passés à la France Libre à la suite de leur chef, le colonel Collet. Venus de Russie et installés par la Turquie aux points névralgiques de la Syrie, les Tcherkesses sont actuellement au nombre de soixante-dix mille. Ils ont pour le colonel Collet une admiration telle qu'ils lui ont décerné, il y a quelque temps, le titre de « chef de toutes les tribus tcherkesses ».



Chypre exporte des fruits, du vin, des pommes de terre et ses ports, malgré la guerre, connaissent une appréciable activité. Arme sur l'épaule, un soldat monte la garde sur les docks, autour des navires au départ.

Carte de Chypre. L'île, qui a reçu récemment de nombreux renforts britanniques et qui se trouve à proximité des bases aériennes du Proche-Orient, a — au cours de ces dernières années — été l'objet d'importants travaux de défense. Elle est pourvue d'un excellent réseau ferré et routier et dispose de ports bien aménagés. A Nicosia, la capitale, se trouve le principal aérodrome de l'île, naturellement bien abrité.

HITLER TENTERA-T-IL UNE ATTAQUE CONTRE CHYPRE ?



Les forces impériales britanniques participent à la défense de l'île. Voici des tanks légers d'un régiment de cavalerie australienne en manœuvres quelque part à Chypre.

L'île de Chypre, située à une égale distance des côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie, est une des plus grandes îles de la Méditerranée (elle vient, en effet, après la Sicile et la Sardaigne). Comme le disait déjà Disraeli, elle constitue « la clé de l'Asie occidentale ». Sa possession signifierait, pour l'Allemagne, un atout d'importance.

L'INVASION PAR MER

Chypre, qui compte près de 350.000 habitants, est séparée de la Crète par plus de six cents kilomètres de mer. Evidemment, pour une flotte puissante ayant des bases de ravitaillement proches, c'est là une distance assez facile à parcourir. Mais l'Allemagne est loin de posséder une forte flotte. Les unités de combat qui lui restent ne peuvent à aucun prix être distraites de l'Atlantique, car, avant tout, Hitler tient autant que possible à couper la Grande-Bretagne des Etats-Unis. Reste, évidemment, l'éventualité d'une combinaison des flottes germano-italiennes, mais ici également il apparaît douteux que Mussolini consente à risquer les unités qu'une retraite prudente lui a conservées jusqu'ici.

BOMBARDEMENTS « EN PIQUE »

Pour s'emparer de la Crète, qui était loin d'être une forteresse, Hitler s'est vu obligé de payer le prix fort.

L'île de Chypre se présente d'une toute autre façon aux stratèges de la « Luftwaffe ». En effet, ainsi que nous l'avons dit plus haut, quelques centaines de kilomètres séparent les deux îles. Quelques centaines de kilomètres qui mettent l'île en dehors du rayon d'action des « Stukas », et surtout des chasseurs.

Chypre possède de bons aérodromes. En temps de paix, déjà, l'île était desservie par des lignes commerciales aériennes.

Depuis que les hostilités ont éclaté, les Anglais ont transformé les aérodromes civils en aérodromes militaires, les dotant des moyens de défense modernes et puissants. En outre, n'ignorant pas l'importance stratégique de l'île, surtout depuis la capitulation de la France (Chypre est située, en effet, dans sa pointe la plus rapprochée, à quelque 110 km. de Lattakieh, Syrie), l'Angleterre a concentré, à Chypre, une flottille d'avions, prêts à parer à tous les événements.

LES DEFENSES TERRESTRES

Le gouverneur de Chypre, sir William Battershill, qui est en même temps le commandant en chef des forces britanniques et impériales de l'île, n'a pas perdu son temps. Dès son entrée en fonctions, il s'est attelé à la tâche de constituer une force défensive puissante, entraînée à toutes les éventualités.

Il faut dire que cette politique a été largement secondée par les autochtones, qui se sont enrôlés en masse dans les deux corps créés à leur intention : le « Cyprus Regiment », composé de soldats susceptibles d'aller combattre à l'étranger, et la « Cyprus Volunteer Defence Force », qui est l'armée territoriale. Ces deux corps sont formés exclusivement par des volontaires. Le « Cyprus Regiment » qui a combattu à Dunkerque, à Benghazi et à Keren s'est particulièrement distingué par son esprit de discipline et de combattivité. Bien entraînés, bien équipés, ayant un excellent moral, les soldats chypriotes attendent de pied ferme l'ennemi.

A part les troupes autochtones et les Britanniques, de nombreuses unités australiennes, comptant surtout des corps d'artillerie légère et lourde et motorisés, stationnent à Chypre.

Sir Battershill a doté Chypre d'abris antiaériens modernes. Quant aux batteries antiaériennes, il faut croire qu'elles sont particulièrement efficaces, car durant l'unique raid que les Allemands ont effectué sur l'île ils ne sont pas descendus à moins de cinq mille mètres, ce qui a fait que leurs bombes n'ont causé aucun dommage aux ouvrages militaires.

UN ASPECT DE CHYPRE

Le correspondant de guerre du « Daily Express », M. Alan Moorehead, vient de rentrer de Chypre. Il a bien voulu confier quelques-unes des impressions recueillies durant son séjour.

« A Nicosia, capitale de l'île, à Larnaca et à Limassol, principales villes de Chypre, les habitants sont d'un calme imperturbable. Ils circulent à bicyclettes pour leurs affaires et, dès que celles-ci sont terminées, on les voit s'installer aux terrasses des cafés, pour commenter les informations de leurs quatre quotidiens. Ce n'est qu'à ce moment-ci qu'on se rend compte que, sous leur calme, les Chypriotes vivent avec intensité les événements de la guerre.

« J'ai interrogé de nombreuses personnes autour de moi : commerçants, hôteliers, cafetiers, etc. Elles sont toutes persuadées que Chypre, grâce aux mesures de défense prises par le gouverneur, ne peut pas être envahie.

« Les affaires sont florissantes. On pourrait même dire qu'elles ne l'ont jamais été autant ! Tout le monde fournit des produits destinés à l'exportation ! L'île est à ce point bien approvisionnée qu'elle n'importe que quelques rares articles manufacturés.

« Quant au gouverneur, il m'a déclaré, en souriant : « L'île est fortifiée. Nous savons qu'il n'est pas impossible que nous entrions prochainement dans la zone de guerre : nous sommes amplement préparés ! »



Une des rues les plus pittoresques de Nicosia, capitale de Chypre et siège du gouverneur de l'île. Les bâtiments que l'on voit à droite ont été construits par les Vénitiens.



Chypre, tout comme l'Angleterre, a ses « home-guards ». Voici quelques-uns d'entre eux entourant une batterie côtière et prêts à faire face à l'ennemi.

A LA PLAGE,

loin des bruits de la guerre...

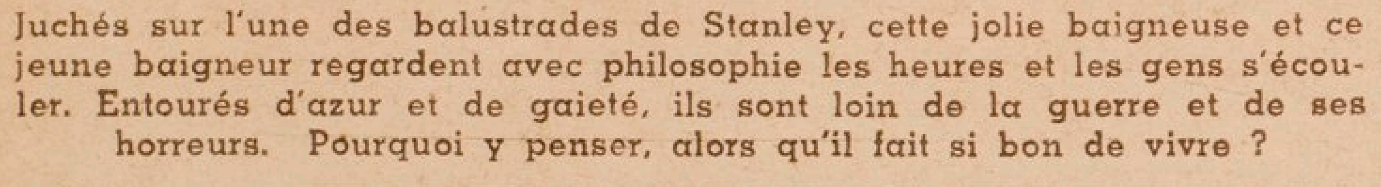
Il est des gens dont la guerre a bouleversé toutes les habitudes. Ils passent leurs journées à lire les journaux et à les commenter avec fièvre. Il en est d'autres, par contre, qui n'ont renoncé à rien de ce qui faisait leur existence passée. Pour eux, l'été est demeuré l'été et ils n'ont pas oublié qu'il existe des plages où il fait bon s'ébattre ou s'étendre paresseusement au soleil. Ce sont des sages, car il n'est rien de tel, dans les circonstances actuelles, qu'un séjour au bord de l'eau pour vous faire oublier la guerre et son cortège de tristesses. Y a-t-il, cette année, moins de monde que d'habitude sur les plages égyptiennes ? Il semble que oui. A aucun moment, en tout cas, nos plages n'ont donné une telle impression de calme, de sérénité. Chacune d'elles est une espèce d'oasis fermée aux bruits extérieurs. Ce n'est qu'à midi et à cinq heures, lorsque arrivent les journaux, que la vie du dehors reprend le dessus et que l'on se demande, comme partout ailleurs : « Que fera l'Amérique ? Que se passe-t-il en Syrie ? » Mais les discussions amorcées durent rarement et un plongeon dans l'eau fraîche, un cocktail au bar, un air de musique ou, tout simplement, une jolie femme font vite oublier la politique à ceux qui pourraient être tentés d'en faire.

Le trictrac, qui connaît une telle vogue dans nos cafés, est également populaire sur nos plages où il aide baigneurs et baigneuses à occuper les loisirs que la nage ou le bain de soleil leur laissent. Il est permis, cependant, de penser que — l'ambiance aidant — les parties qui se jouent à la plage sont sensiblement moins animées qu'ailleurs.





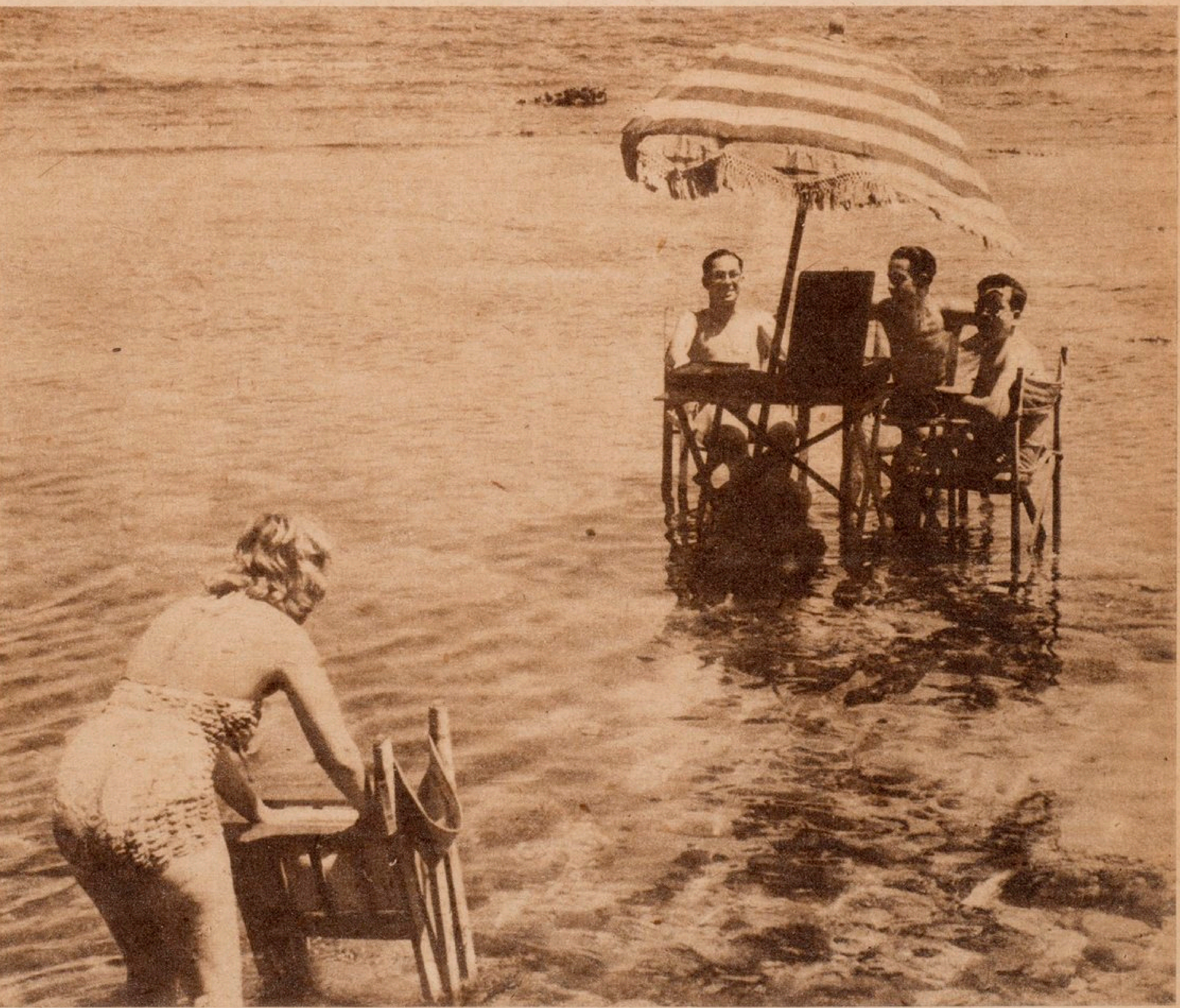
Le bain de soleil. Depuis qu'il existe des plages, c'est-à-dire depuis toujours, c'est l'un des plaisirs favoris des baigneurs et, surtout, des baigneuses qui lui demandent, en même temps qu'un effet tonifiant, cette couleur chocolat dont une mondaine ne peut, le mois de juin venu, se passer.



Juchés sur l'une des balustrades de Stanley, cette jolie baigneuse et ce jeune baigneur regardent avec philosophie les heures et les gens s'écouler. Entourés d'azur et de gaieté, ils sont loin de la guerre et de ses horreurs. Pourquoi y penser, alors qu'il fait si bon de vivre ?



Le plongeon. Pendant des jours et des jours, il lui a appris comment il fallait faire. Elle a parfaitement compris et, pour montrer que la leçon a porté, elle fonce dans les flots. Lui la suit d'un œil mi-satisfait, mi-inquiet. « Pourvu qu'elle ne heurte pas un rocher », pense-t-il.



Un concert au milieu des flots. Installés sur des sièges confortables bâtis sur pilotis, ces jeunes gens entourent un phonographe qui leur dispense, suivant leur humeur, des airs classiques ou les derniers morceaux à la mode. Ils sourient, paraissent heureux et on les comprend sans peine. Attirée par l'harmonie, une baigneuse s'apprête à s'approcher de leur groupe. Danseront-ils tout à l'heure ?

En marge de la bataille de Crète

SAUVES PAR MIRACLE

DES AVIATEURS DE LA R.A.F. PARLENT A « IMAGES »

Les aventures vécues en Crète par certains aviateurs anglais tiennent du prodige. Nettement inférieure en nombre, la R.A.F. a accompli, néanmoins, des exploits dignes de la réputation qu'elle s'est acquise depuis le début des hostilités dans le monde.

Nous sommes parvenus à interviewer deux pilotes, l'un britannique et l'autre belge.

Ce n'est pas sans peine que notre reporter parvint à faire parler des aviateurs. Car s'ils aiment l'action, ces courageux combattants de l'air détestent le verbe. Surtout lorsqu'il s'agit de parler de leurs propres exploits...



Une vue saisissante, prise d'avion, de l'aérodrome de Malème, en Crète, qui servit de tête de pont au débarquement des forces allemandes dans l'île. Cette image, prise après l'installation des Allemands à l'aérodrome, montre avec netteté les avions ennemis posés au sol, en formations serrées. Tout le temps que durèrent les opérations dans l'île, les appareils de la Royal Air Force s'acharnèrent contre Malème et un grand nombre de Junkers furent détruits ou gravement endommagés. Parmi eux figurent plusieurs avions de transport de troupes dont la perte aura été particulièrement ressentie par les Allemands.

I.- Sauvé par « Mae West »

Le Flight-Lieutenant D.S.G. Honor s'est battu en France, d'où il revint décoré de la « D.F.C. » et de la Croix de guerre. Il fut chargé, lors de l'attaque allemande sur la Crète, de bombarder l'aérodrome de Malème. Une nombreuse formation ennemie attaqua son escadrille. Le lieutenant Honor « descendit » rapidement un « Junker 52 » et un « S. 79 ». Malheureusement pour lui, un troisième appareil l'attaqua d'en dessous. Mais cédons la parole au Flight-Lieutenant Honor :

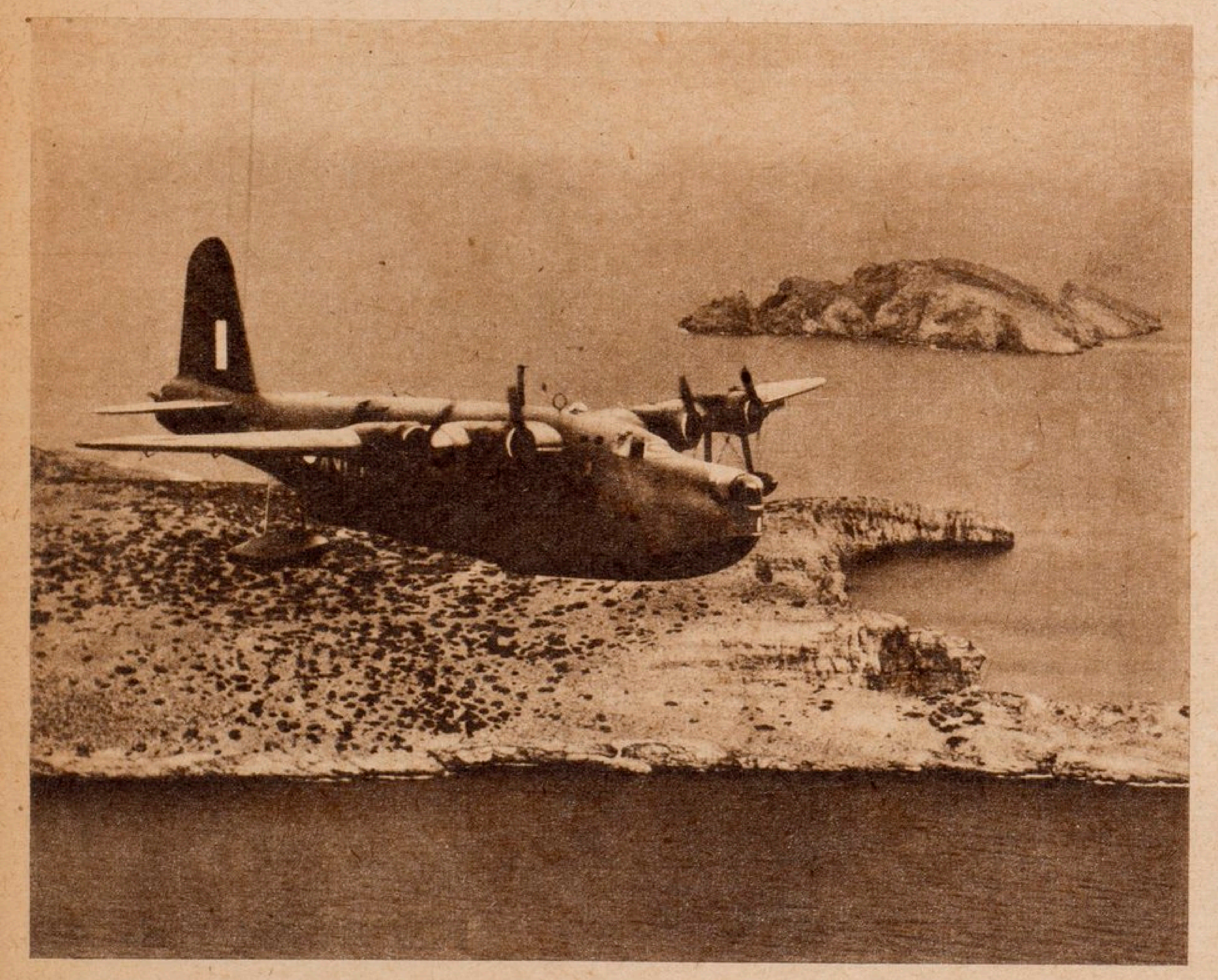
« Deux projectiles touchèrent mon « Hurricane » et endommagèrent certains de mes instruments. Ayant constaté que la lutte devenait inégale, je décidai d'esquiver les attaques de l'avion ennemi. Mais un « Messerschmitt 109 » m'aperçut et me mitrailla alors que je me trouvai près des rochers situés dans les environs immédiats d'une baie. Pour éviter l'attaque, je plongeai carrément vers la mer et me trouvai à une quarantaine de pieds sous l'eau.

« Bien que mon appareil n'eût aucune « fenêtre » ouverte, je parvins, après de pénibles efforts, à me faire une ouverture et à sortir de l'appareil. Je tirai le manche de mon « Mae West » (jaquette de sauvetage ainsi baptisée par les aviateurs anglais) et grâce à elle je parvins à remonter à la surface de l'eau. Les vagues me secouaient violemment et mes habits commencèrent à me gêner. Sans pudeur aucune, je me débarrassai de mon pantalon et me mis à nager vers la côte.

« Je mis trois heures pour me trouver à quelque vingt yards de la terre ferme, et je commençai sérieusement à désespérer d'y arriver jamais. Il faut croire que l'instinct de conservation fut plus fort que mon désespoir, car au bout d'un peu plus d'une heure, j'arrivai à une espèce de grotte et, usant mes dernières forces, je sautai sur une stalagmite et m'effondrai tel un cheval fourbu.

« N'ayant pas de pantalon, et les vagues ne m'accordant aucun répit, j'enveloppai mes jambes avec ma chemise littéralement gluante. Et c'est ainsi que, tremblant de froid dans cette caverne glaciale, je passai la nuit — les plus longues et mauvaises heures de mon existence !

« Le lendemain matin, après avoir essayé deux fois de grimper sur le rocher, je nageai vers un petit cap voisin et mis mes vêtements à sécher. Après quoi, je fis le « tour du propriétaire ». Je découvris une hutte déserte, appartenant sans doute à un chevrier. N'ayant rien à faire, je m'étendis, dans l'attente d'un événement, assez improbable d'ailleurs ! Au-dessus de ma tête, un bruit incessant me fit sortir de la hutte. Et que vis-je ? Une paire d'aigles tournant autour de mon refuge et ne me quittant pas des yeux.



Un hydravion anglais, du type « Sunderland », survole l'île de Crète.

« Plus ou moins reposé, je me mis en marche. Je ne devais pas tarder à découvrir une église abandonnée, dans laquelle je trouvai quelques allumettes, un brûleur à encens et de l'eau. De l'eau ! Ai-je besoin d'en dire davantage ? Le lendemain matin, dans une autre hutte, je trouvai quelques lentilles : ce fut mon premier repas depuis bien longtemps... Le jour suivant, j'aperçus, au loin, quelques maisonnettes blanches, entourées de splendides verdures et de champs dorés.

« Il me fallut quatre heures pour atteindre ce village. Des enfants m'entourèrent aussitôt et me conduisirent à l'Eglise, où le Padre me donna du lait, du fromage, etc. Le prêtre me raconta que le jour même un autre aviateur anglais avait été « descendu » dans le village. Quelle ne fut ma surprise, quand je fus mis en sa présence (un sergent-pilote), de reconnaître en lui un camarade de ma propre escadrille ! Le Padre me fit don d'un pantalon, et mon camarade et moi passâmes la nuit chez lui.

« Le lendemain matin, les villageois s'assemblèrent et discutèrent amicalement s'il fallait nous livrer aux autorités allemandes, campant non loin de là. La chose était assez explicable, car les Allemands avaient déjà eu le temps de fusiller six villageois, les accusant de détenir des informations « du plus haut intérêt ». Je compris que selon le point de vue de quelques-uns d'entre eux il valait mieux que mon camarade et moi fussions remis à l'ennemi, mais, malgré tout, les braves villageois décidèrent de nous aider à fuir.

« Avant notre départ, nous fûmes pourvus, le sergent et moi, de vêtements, de nourriture, d'eau et même d'un guide, qui n'était autre que le maire du village lui-même, que nous baptisâmes Georges.

« Il serait vraiment trop long de conter par quels miracles nous parvînmes à traverser les lignes allemandes.

« Au bout de quelques heures, le pied du sergent-pilote, sérieusement blessé, l'empêcha de faire un pas de plus. Mon camarade insista pour que nous poursuivîmes notre route sans lui. Peu de temps après, nous perçûmes un ronronnement de moteur. Nous pensâmes tout d'abord qu'il s'agissait d'un avion allemand, mais à mesure qu'il s'approchait de l'île je reconnaissai plus nettement, bien qu'il fît assez sombre, la silhouette de nos fameux « Sunderland ».

« Ayant conservé ma torche électrique, je me mis à faire, avec frénésie, des signaux à l'appareil, qui avait amerri, ayant sans doute un « rendez-vous » à cet endroit. Le « Sunderland » aperçut enfin mes « R.A.F. Here » répétés, et il nous prit à bord, sains et saufs.

« Vous aviez une chance sur un million d'être aperçus, dit-il, et vous le fûtes ! »

* * *

De retour à sa base, le Flight-Lieutenant Honor demanda à partir immédiatement en mission, bien qu'on lui eût offert un congé de maladie. L'initiative et le courage de ce pilote lui ont valu une nouvelle palme sur sa « D.F.C. »...

Il a déjà à son tableau de chasse neuf appareils ennemis.

II. - Un pilote belge

Les combats aériens faisaient rage sur la Crète. Chargés d'une mission importante, un pilote belge et ses deux camarades grimpèrent dans leur «Blenheim» et se dirigèrent vers Malème. Quand ils arrivèrent au-dessus de leur cible, le crépuscule commençait à rendre invisible l'objectif recherché. Le pilote parvint cependant à le reconnaître et à l'arroser de bombes. Deux autres appareils britanniques étaient de la mission. Celle-ci achevée, les trois « Blenheim » prirent le chemin du retour.

Une escadrille de « Messerschmitt 110 » de loin supérieure en nombre aperçut l'escadrille britannique et l'attaqua. Les aviateurs anglais, dont la base était loin, jugèrent inutile d'engager la lutte, leurs réservoirs d'essence ne leur permettant pas de s'attarder plus longuement en Crète. Ils essayèrent donc de faire perdre leur piste à l'ennemi, mais le combat s'engagea quand même.

Voulant à tout prix sauver son appareil, le pilote belge, grâce à une manœuvre habile, échappa à ses poursuivants, et mit le cap vers sa base, située dans le désert occidental. Malheureusement, l'appareil avait été endommagé sérieusement durant la lutte contre les Allemands. L'équipage voyant qu'il lui serait impossible d'atteindre l'aérodrome — car l'essence était presque épuisée — décida de sauter en parachute. Ils atterrirent tous les trois sans accident et se trouvèrent en plein désert.

Sans une goutte d'eau, sans nourriture, ils se mirent à errer, s'orientant durant le jour par les rayons solaires, et la nuit par les étoiles. Ils se rendirent rapidement compte qu'ils se trouvaient à une assez grande distance de leur base, par la topographie du désert qui, à l'endroit où ils se trouvaient, présentait des caractéristiques qui leur étaient assez familières.

Marchant durant la nuit, se terrant dans le sable pendant le jour, afin de conserver à leur corps toute sa dose d'humidité, les trois hommes se nourrissaient d'escargots et de limaçons qu'ils attrapaient à l'aube. La soif et l'épuisement eurent raison de l'observateur, qui mourut au bout de quelques jours...

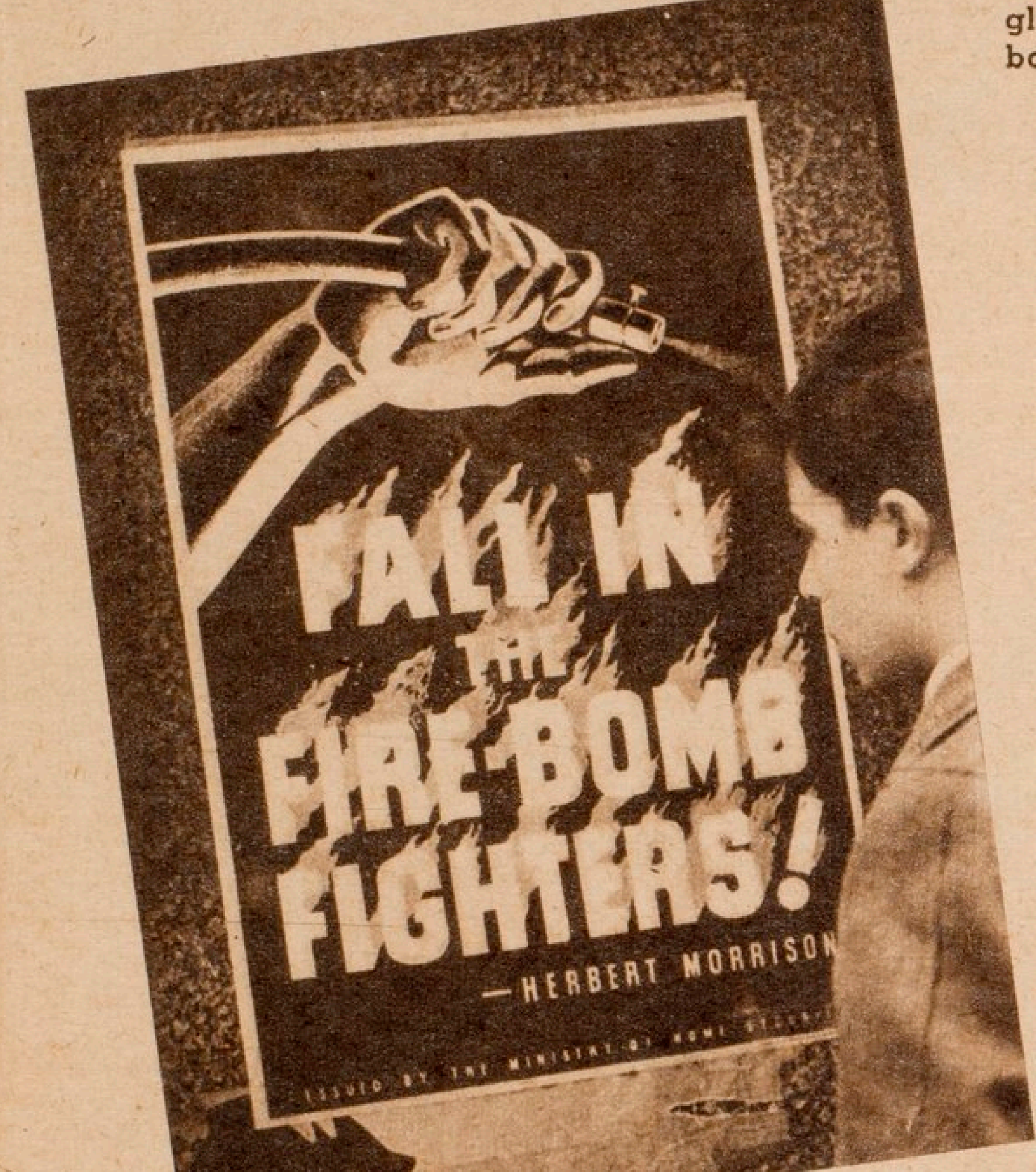
Le pilote et le mitrailleur, avec une volonté farouche, poursuivirent, étape par étape, leur chemin. Le septième jour, ils arrivèrent à un terrain d'atterrissage situé très loin des bases de la R.A.F., mais que cette dernière utilisait parfois. Il faut dire qu'ils étaient au bout de leur rouleau, et qu'il leur eût été impossible de faire un pas de plus.

Par un véritable miracle, un avion britannique vint se poser sur ce terrain. Il y avait des mois qu'aucun appareil anglais ne s'était trouvé là ! La chance aidant, ces deux vies humaines furent sauvées. « Car, ainsi que l'a dit le pilote belge, si l'avion était venu fût-ce quelques heures plus tard, il eut trouvé deux cadavres ! »

Disons, pour terminer, que ce pilote est l'unique représentant des Belges libres à combattre dans les rangs de l'aviation impériale britannique dans le désert occidental. Sa carrière fut, jusqu'ici, assez mouvementée.



Les volontaires pour l'extinction des bombes incendiaires se recrutent parmi les représentants de toutes les classes de la société anglaise. Voici une dame, d'âge respectable, au cours de la période d'entraînement. La flamme qui brille devant elle provient d'une bombe incendiaire. Aidée de l'instructeur, la vieille dame s'exerce à éteindre le feu. Ci-contre : l'affiche par laquelle M. Herbert Morrisson, ministre de la Sécurité intérieure, invite la population anglaise à s'inscrire dans les rangs des volontaires.



LES VOLONTAIRES DU FEU

En trente-huit minutes, leur entraînement est terminé et ils peuvent collaborer efficacement à la défense de leur pays.

Il a souvent été question dans les dépêches des efforts faits en Grande-Bretagne pour lutter contre les bombardements de nuit. En ce qui concerne la défense passive, il a été démontré qu'il importe de maîtriser, au fur et à mesure qu'ils éclatent, les incendies allumés par les bombes incendiaires ennemies, et cela afin que les avions qui participent au raid aient le moins de repères possibles. Le black-out étant ainsi maintenu, les forces aériennes ennemies ont moins de chance d'atteindre les objectifs qu'elles se sont fixées.

Un avion ennemi transportant habituellement plusieurs bombes incendiaires à la fois, il est difficile aux services officiels de défense passive de venir à bout tout seuls des nombreux feux allumés au cours d'un bombardement. Aussi le ministre de la Sécurité intérieure, M. Herbert Morrisson, a-t-il, il y a quelques semaines, lancé un appel à la population anglaise en vue de constituer des équipes de volontaires destinées à renforcer l'action des services officiels. L'appel du ministre a été entendu comme rarement appel le fût. Dans toutes les grandes villes, des équipes de volontaires ont été formées. Elles groupent dans leur sein des personnes de tous les âges et de toutes les conditions. Et, lorsqu'un incendie éclate quelque part, il est courant de voir une femme de soixante ans et un enfant de douze collaborer à son extinction.

Les incendies provoqués par les bombes incendiaires sont combattus par deux moyens : le sable et la « stirrup pump », pompe inventée par les experts britanniques de défense passive et dont le jet très fin, spécialement conçu, empêche que de grandes quantités d'eau ne tombent sur la bombe éclatée, ce qui aurait pour résultat de rendre l'incendie plus intense.

Il existe dans les principaux quartiers des villes anglaises des centres d'entraînement à l'extinction des bombes incendiaires. Les volontaires y apprennent d'abord ce que sont ces dernières. Ils passent ensuite aux exercices d'extinction proprement dits. Les cours durent, en tout et pour tout, trente-huit minutes, après quoi hommes, femmes et enfants sont en mesure de contribuer efficacement à la défense de leur pays.



Une dame de l'aristocratie britannique, une « lady », comme disent les gens du peuple, expérimente à son tour la nouvelle découverte. La pompe actuellement utilisée, et qui s'appelle la « stirrup pump », a, pour être maniée, besoin de trois personnes. L'une qui pompe l'eau et la pousse dans le tuyau d'arrosage, l'autre qui remplit le seau au fur et à mesure qu'il se vide. La troisième, enfin, qui dirige le jet de la pompe.





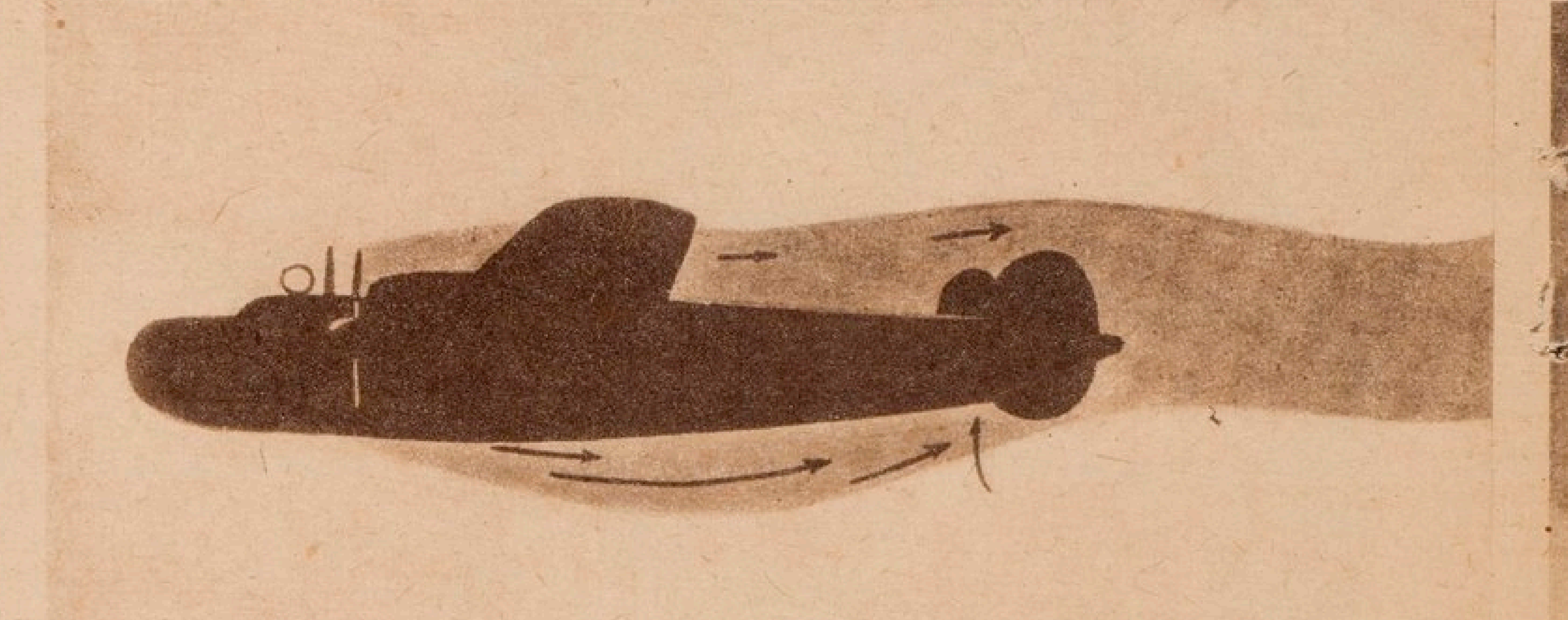
Une technicienne en matière de défense passive explique à un groupe de volontaires le fonctionnement de la pompe nouvellement découverte par les experts anglais et qui est une innovation en matière d'extinction des bombes incendiaires. Ci-dessous : un enfant de douze ans s'efforce, sous la conduite d'un instructeur, de diriger exactement le jet de la pompe sur la flamme causée par la bombe.



Le parachutiste vient de s'élancer de l'avion. Après quelques secondes d'attente inquiète, son parachute vient de s'ouvrir. Le moment le plus critique de l'opération est passé. Il s'agit, à présent de venir à bout d'une dernière difficulté : l'atterrissage.



Voici comment s'opère un débarquement de parachutistes convoyés par un avion d[e]
donne un résultat, que les parachutistes soient « lâchés » par l'avion à un très bref
un front compact à l'adversaire. Sur l'image ci-dessus, les parachutistes ont été jetés
seulement, huit parachutistes ainsi qu'un parachute auquel sont attachés les vivres



Le parachutiste, dans sa descente, doit éviter de s'exposer aux courants provoqués par l'avion dont il se jette. L'effet de ces derniers lui serait fatal. On voit ici, marquée en plus sombre, la zone de ces courants. Les flèches indiquent leur direction. Au-dessous du gouvernail, indiqué par une flèche, se trouve un pont particulièrement dangereux que le parachutiste doit à tout prix éviter.

LES BRITANNIQUES AUSSI ONT DES PARACHUTISTES...

La bataille de Crète a démontré qu'il est possible de débarquer en territoire ennemi un nombre important de troupes transportées par la voie des airs, parachutistes et infanterie aérienne ; mais il faut aussi être prêt à sacrifier une bonne partie des forces attaquantes, car le débarquement, même dans un pays dépourvu d'avions de chasse, par manque d'aérodromes convenablement aménagés, ne se fait pas sans pertes élevées.

Un Néo-Zélandais, récemment revenu de l'île, nous rancontait, l'autre jour, que sur 12 parachutistes lancés d'un seul avion, il y eut trois dont les parachutes ne s'ouvrirent pas et qui vinrent s'écraser sur les collines plantées d'oliviers.

Cela n'empêche que l'Allemagne nazie, où les pertes en hommes sont dépourvues d'importance, a obtenu des résultats assez probants au moyen de troupes transportées par la voie des airs. Ce fut le cas en Norvège et en Hollande d'abord, en Crète ensuite.

L'arme parachutiste création russe

Ce sont les Russes qui, les premiers, firent usage de l'infanterie de l'air.

De grandes manœuvres eurent lieu et des observateurs étrangers furent invités. Le général Wavell, qui représentait la Grande-Bretagne, revint avec la conviction qu'il ne s'agissait pas seulement de trucs acrobatiques, mais d'une arme pouvant être, avec le temps, développée de façon à rendre de précieux services.

C'est pendant une rencontre, en 1935, dans un sanatorium de Vienne, où le général allemand von Fritsch et le général russe Jankir se faisaient soigner, qu'une collaboration secrète entre les états-majors bolcheviques et nazis fut établie. Elle amena la création des bataillons de parachutistes allemands sur le modèle russe.

Pendant ce temps, Hitler et ses amis parlaient de la « peste rouge » et traitaient Staline de « plus grand criminel que le monde ait jamais connu ». Cela n'empêcha pas le directeur de « l'école d'aviation commerciale » d'aller passer trois mois en Russie d'où il revint pour fonder, sur l'aérodrome de Staacken, près de Potsdam, une école secrète de parachutistes allemands. Nul n'était autorisé, sous peine de mort, à s'approcher de la section de l'aérodrome où s'érigeaient de hauts tremplins.

Mais il faut dire que les Teutons, s'ils n'inventent presque rien, savent parfaitement améliorer ce qu'ils ont appris à l'étranger. En quelques années, l'arme parachutiste allemande était devenue un corps important ayant à sa tête un général. Et ce général n'était autre que Herr Sperling, le directeur de l'école d'aviation dite commerciale, qui avait passé trois mois en Russie en 1935.

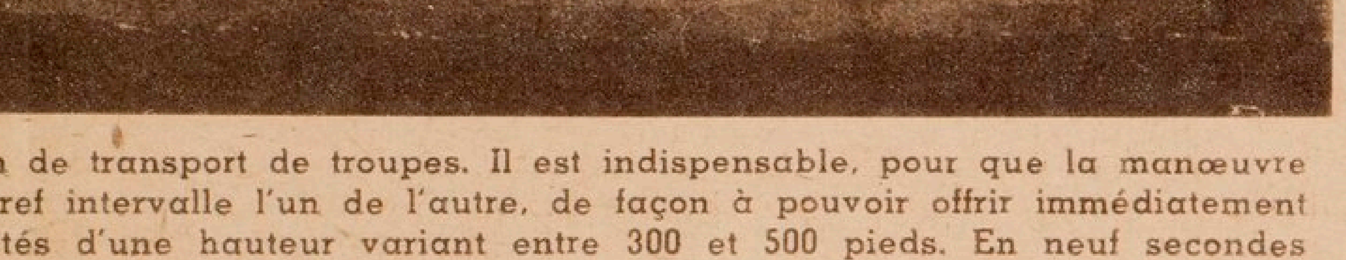
Plus tard, en dehors des parachutistes, il y eut l'infanterie de l'air, c'est-à-dire des soldats transportés dans de grands avions par groupes de 20 à 30.

On estime que l'Allemagne possède actuellement trois divisions de parachutistes, chaque division composée de 7.000 hommes, mais ce sont là des chiffres incontrôlables, surtout en temps de guerre.

«Nous sommes des Autrichiens»

On se souvient que lors des premières attaques sur la Crète, les parachutistes allemands portaient des uniformes néo-zélandais, ce qui, pendant un moment, contribua à semer le désordre et le doute parmi les défenseurs de l'île. Mais les Allemands avaient pris des précautions. Connaissant l'esprit chevaleresque de leurs adversaires, ils avaient doté les parachutistes de pièces d'identité prouvant qu'ils étaient Autrichiens. Et chaque fois qu'un de ces soldats déguisés en Néo-Zélandais était pris, il se déclarait anti-nazi et dé-





n de transport de troupes. Il est indispensable, pour que la manœuvre
ref intervalle l'un de l'autre, de façon à pouvoir offrir immédiatement
tés d'une hauteur variant entre 300 et 500 pieds. En neuf secondes
vres et le matériel nécessaires à la petite troupe ont quitté l'appareil.



L'expérience a démontré que plus un parachutiste tombe de haut et plus il augmente les risques qu'il court d'être atteint, soit par l'ennemi au sol, soit par des appareils adverses. Aussi s'est-on efforcé de faire en sorte que les parachutistes tombent du plus bas possible. Les parachutes ordinaires ne s'ouvrant qu'après un parcours déterminé, ceux employés sont d'un type nouveau et sont dotés d'une corde reliée à l'avion convoyeur. Lorsque le parachutiste s'élance, la corde en question ouvre automatiquement le parachute.



Des parachutistes viennent de mettre pied à terre. Leur premier soin est de se porter à l'endroit où le parachute auquel leurs vivres et leur matériel sont accrochés a touché le sol à son tour. Tandis que l'un d'eux, déjà armé, monte la garde, les autres se munissent chacun d'une mitraillette et des munitions ainsi que de l'équipement qui doivent leur permettre de repousser une attaque des forces terrestres. En haut, à gauche, le parachute grâce auquel le matériel a été descendu.

mandait la pitié de ses adversaires, en prétextant qu'il avait été obligé de se déguiser...

L'usage des planeurs

Pour la première fois, lors de l'attaque contre la Crète, les Allemands firent usage de planeurs pour le transport de troupes. Un officier néo-zélandais qui, un matin, vit apparaître un avion sans moteur survolant l'île et tâchant d'atterrir n'en crut pas ses yeux.

Les planeurs purent être employés en grand nombre en Crète, parce que les bases de départ étaient assez rapprochées. C'est surtout de l'île d'Antikhytira que partirent les convois de planeurs — des trains aériens, disent les Allemands — tirés par des avions. Une fois sur l'île, les planeurs étaient lâchés et ils atterrissaient — non sans pertes, car ils formaient des cibles excellentes aux canons antiaériens et aux mitrailleuses des forces impériales et helléniques.

Parachutistes britanniques

Il y a quelques mois, des parachutistes britanniques atterrissaient en Italie. Ils n'étaient pas nombreux, mais leur tâche ne consistait pas à occuper la presqu'île. Volontaires, ils avaient une mission précise : détruire les usines d'énergie électrique, entraver les communications, s'attaquer dans la mesure du possible aux objectifs militaires et aux industries de guerre. Les Italiens eux-mêmes durent reconnaître que les parachutistes britanniques étaient parvenus, dans une certaine mesure, à accomplir leur tâche.

Ces hommes avaient subi un entraînement intense à la Central Landing School. Les parachutes qu'ils employaient s'ouvraient rapidement au moyen d'un déclic électrique ou plutôt d'une fusée, ce qui permet aux parachutistes de quitter l'avion à une très basse altitude, de façon à ne pas servir de cible pendant longtemps aux défenseurs de la place attaquée. Ainsi, ils sont sur le sol en quelques instants. Avant eux descendent, en parachutes également, des canons légers, des mitrailleuses, des mortiers de tranchées dont s'emparent immédiatement les parachutistes et qu'ils emploient comme armes défensives en attendant de passer à l'offensive.

En Crète, alors qu'ils descendaient en parachutes, les Allemands lançaient des grenades à main et faisaient un usage efficace des mitraillettes dont ils étaient pourvus.

Lors de leur descente en Italie, les Britanniques étaient surtout armés de bombes devant leur servir à faire sauter les ponts et les usines. Certains d'entre eux portaient de lourds costumes d'une épaisse toile ininflammable, devant les protéger contre le feu.

Actuellement, dans des camps spéciaux, Britanniques et Américains entraînent des dizaines de milliers de jeunes gens à descendre en parachute dans le but d'en faire éventuellement des troupes de choc.

La leçon de Crète a permis de se rendre compte des possibilités et aussi des désavantages de ce système d'attaque qu'il faudra, aux dires des experts, encore perfectionner.

Les transports de troupes

Les Allemands firent en Crète un usage démesuré du transport de troupes. Ils employèrent surtout des JU. 52 (Junkers 52) qui peuvent transporter de 17 à 20 soldats entièrement équipés. Mais ils possèdent de nombreux autres modèles dont le BV. 142 qui est le plus récent (capacité 30 hommes), le JU.G. 38 (capacité 40 hommes), JU. 86 (12 hommes) et le JU. 90 (40 hommes).

D'après les dires des combattants de Crète, les JU. 52 étaient tous de vieux modèles qui s'écrasèrent très souvent sur le sol, non sans pertes humaines.

Mais la R.A.F. possède, elle aussi, des transports de troupes dont le plus moderne est le Bristol Bombay qui peut transporter 24 hommes parfaitement équipés. Avant lui, on avait employé les Vickers Vulcans, les Victorias et les Valentias.

Alors que les transports de troupes allemands n'ont presque pas de moyens de défense contre une attaque, les Bristol Bombay sont pourvus de tourelles à plusieurs mitrailleuses tant à l'avant qu'à l'arrière, ce qui les rend très supérieurs à tous les JU. de la « Luftwaffe ».

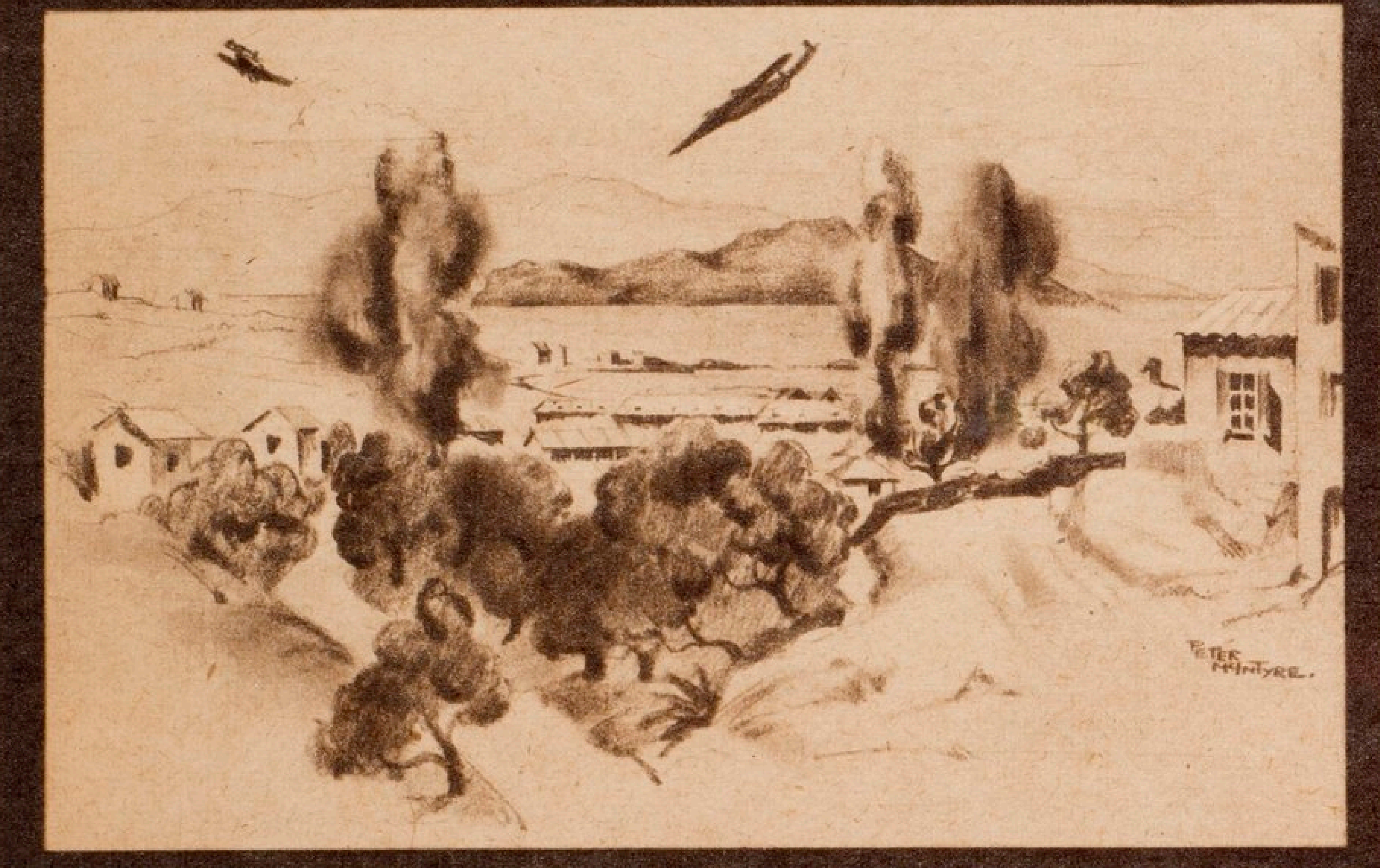
Les Etats-Unis qui développent sensiblement l'arme de l'infanterie de l'air ont passé récemment en une seule fois une commande de 1.000 Douglas D.C. 3, un transport de troupes puissamment armé pouvant contenir 30 hommes.



Au moment de toucher le sol, ce parachutiste allemand a vu son appareil s'accrocher aux branches d'un arbre. Il a été tué sur le coup.



Des avions allemands lancent des parachutistes sur Galatos, en Crète. Ce dessin paru dans « Parade » et dû au crayon de M. Peter McIntyre a, ainsi que les deux autres figurant dans



Des bombardiers allemands en piqué mitraillent l'hôpital militaire anglais de Crète. Un bombardement sans discrimination parmi tant d'autres

Malgré l'occupation de la Crète...

LE DEBARQUEMENT

opération aléatoire et dangereuse

Les opérations qui viennent de se dérouler en Crète, la menace qui semble peser sur l'île de Chypre, l'effort allemand de pénétration en Syrie ont mis au premier plan de l'actualité la question du débarquement, considéré comme moyen de guerre. Ce qui vient de se passer en Crète peut-il être d'une indication quelconque en ce qui concerne une éventuelle tentative d'invasion de la Grande-Bretagne ?

Jetons un regard en arrière et passons en revue les divers débarquements qui ont eu lieu depuis le début du siècle dernier. Commençons par les opérations que la France, sous la Révolution et l'Empire, tenta d'exécuter contre l'Angleterre. L'idée du Directoire était d'atteindre cette dernière puissance en Irlande, avec les éléments de l'armée de Hoche, qui comptait alors cent mille hommes et qui était répartie sur les côtes de l'Océan. Un corps expéditionnaire partit de Brest, sous le commandement de Hoche lui-même : le convoi comprenait 26 bâtiments de transport avec 22.000 soldats et il était protégé par la flotte. Par suite du mauvais temps, 6.000 soldats seulement parvinrent en vue de l'objectif fixé, la baie de Bantry, et finalement tous les bâtiments rentrèrent à Brest sans qu'il y eût eu de débarquement. Les circonstances atmosphériques avaient eu raison de la tentative.

Celle-ci fut reprise par Bonaparte en 1798, en Egypte, point important sur la route alors terrestre de l'Inde. Au début du mois de mai, et en trois semaines, un corps expéditionnaire de 33.000 hommes fut réuni sur 400 bâtiments environ à Toulon, Gênes, Bastia et Civita-Vecchia. Le transport dura du 19 mai au 30 juin, avec la prise de Malte au passage. Le corps expéditionnaire débarqué à Aboukir enleva aussitôt Alexandrie. Mais la victoire de Nelson sur la flotte française à Aboukir même enferma Bonaparte dans sa conquête. C'est en vain qu'en 1805, Napoléon voulut prendre sa revanche et réunit, sur les côtes de la Manche, la « flottille de Boulogne » qui, avec un ensemble de 1.977 bâtiments divers, devait transporter 150.000 hommes de la Grande Armée, avec l'artillerie, les chevaux, les munitions et les bagages nécessaires. La victoire de Nelson à Trafalgar permit aux escadres anglaises de rallier les eaux de la métropole et mit ainsi à néant l'audacieux projet.

Sous la Restauration, et toujours en France, deux débarquements réussirent : celui d'une division française en Morée, en 1828, sans réaction de l'adversaire turc, et celui d'Alger, en 1830. Cette dernière opération fut une entreprise considérable. Le corps expéditionnaire, préparé pendant trois mois sous le commandement du général de Boyrmont, avec 37.000 hommes, était composé de trois divisions, d'un parc de siège et des services. Le transport comprenait trois formations principales, un convoi et une flottille de débarquement. Le débarquement eut lieu le 14 juin à Sidi-Ferrich, après un mois environ de traversée, et dura trois jours, malgré le matériel considérable. Ayant ainsi une tête de pont assurée, le corps expéditionnaire battit les Turcs à Staouéli, le 19 juin, et entra à Alger le 5 juillet.

En 1854, ce fut une armée franco-anglaise, commandée par le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, qui dut être transportée par bateaux à vapeur à Gallipoli, pour soutenir la Turquie contre la Russie. Après un séjour à Varna, cette armée de 60.000 hommes, son matériel et ses approvisionnements furent acheminés par mer vers la Crimée, pour entreprendre le siège de Sébastopol. Il fallut 356 navires dont 89 de guerre. Sur ces derniers, 13 seulement, moins chargés de troupes que les autres, pouvaient se servir de leur artillerie en cas de rencontre dans la mer Noire de la flotte russe. Le débarquement s'effectua du 14 au 17 septembre, sur une plage à 45 kilomètres de Sébastopol, et qui servit de tête de pont avant d'entreprendre la marche sur l'Alma.

Immédiatement avant la dernière guerre, sans parler des débarquements français à Bizerte, en 1881, et de Casablanca, en 1907, ce fut l'Italie qui, en 1911-1912, entreprit de vastes opérations contre la Turquie, au Dodécanèse et surtout en Libye, colonie turque. En Tripolitaine et en Cyrénaïque, un corps d'armée de 54.000 hommes et 134 pièces d'artillerie lourde et de campagne furent transportés par une soixantaine de navires de commerce, protégés par toute la flotte de guerre italienne : Tobrouk, Tripoli et Derna servirent de têtes de pont puis de bases pour les opérations.

Au cours de la dernière guerre, il y eut la grande expédition anglo-française des Dardanelles, après l'échec du forcement de ce détroit par les flottes alliées. Le corps expéditionnaire, concentré d'abord à Alexandrie, fut transporté ensuite à Moudros, dans l'île grecque de Lemnos, tandis que quelques bâtiments mouillaient à l'île de Ténédos, à l'entrée même des Dardanelles. Il comprenait 63.000 soldats britanniques et un corps français de 17.000 hommes. Pour transporter cet effectif, il fallut 108 bâtiments, dont 6 pour les approvisionnements, et 4 navires-hôpitaux. Pour le débarquement sur la presqu'île de Gallipoli, il fallut réunir une quantité de chalands, de radeaux, de remorqueurs et les embarcations des navires de guerre et des transports. 1.500 hommes furent embarqués sur les cuirassés anglais et 2.500 sur les destroyers. Les flottes anglaise et française de la Méditerranée protégeaient l'opération qui eut lieu du 25 au 27 août 1915. Sur un terrain difficile, soumis à des bombardements incessants, la tête de pont primitive ne put être que peu agrandie. Seule, la proximité de la base de Moudros permit le ravitaillement du corps expéditionnaire, que compliquait la présence de sous-marins allemands. C'est sur cette base qu'il fut replié, et c'est de là que partirent les premiers éléments qui devaient, avec entre autres l'armée serbe transportée de Corfou, constituer l'armée d'Orient à Salonique.

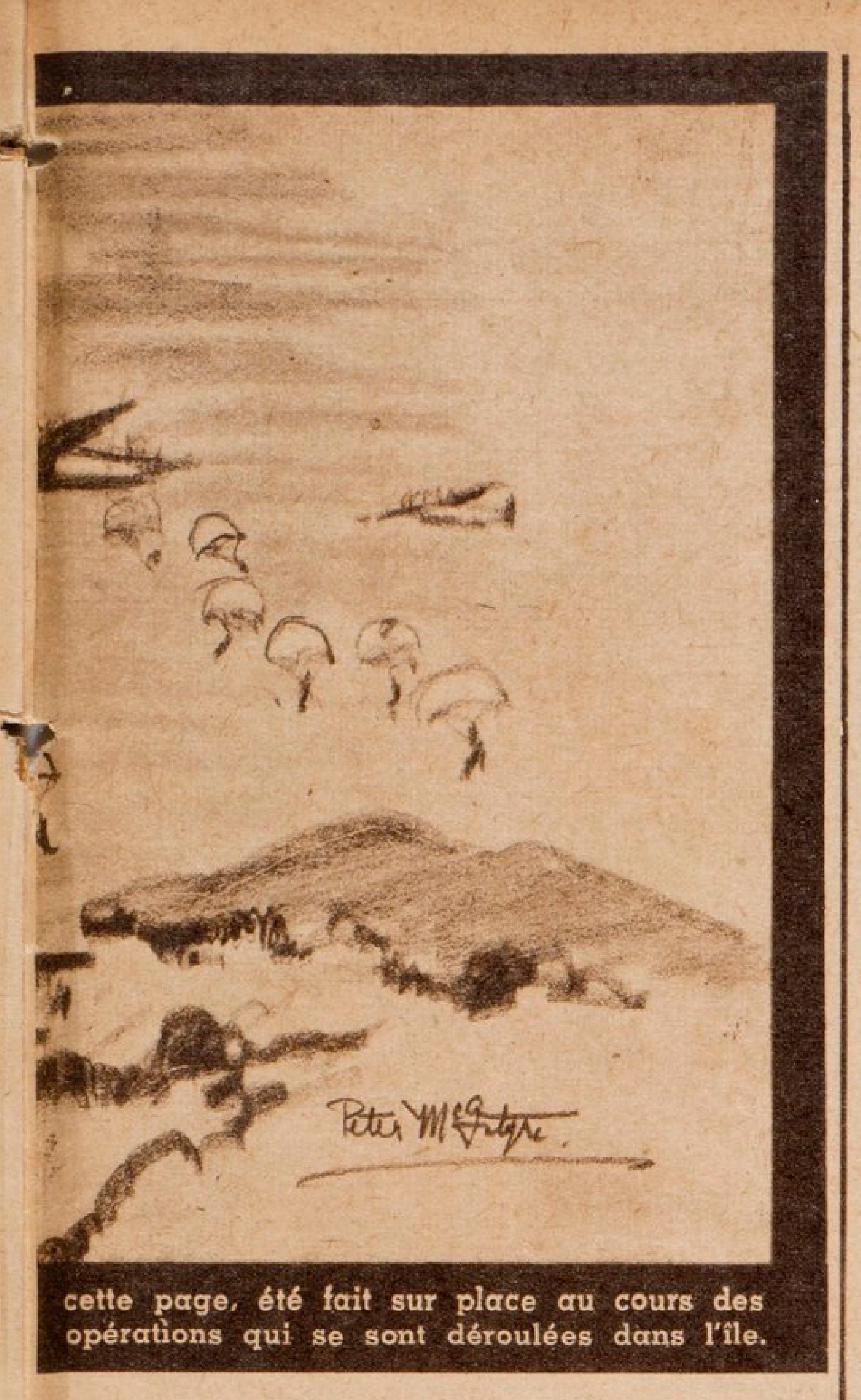
Au cours de la dernière guerre, les Allemands n'effectuèrent que deux opérations très limitées en Baltique : celle d'une division transportée, le 12 août 1917, sur 250 kilomètres, de Libau à l'île d'Œsel, sans aucune réaction de la part des Russes ; celle des 10.000 hommes du général von der Goltz qui, en avril 1918, débarquèrent à Helsinki.

De leur côté, les Alliés débarquèrent, au cours de l'été 1918, à Mourmansk et à Arkhangel, au nord de la Russie, des contingents qui poussèrent le long des voies ferrées au sud de ces ports. Dans cette zone de l'océan Glacial Arctique, les conditions climatiques primaient tout. Dans celle de Petsamo-Mourmansk, il fallait attendre le mois d'avril pour avoir un adoucissement de la température, et à Arkhangel, dans la mer Blanche, l'accès était impossible, à cause des glaces, avant le mois de mai.

Après 1919, il faut citer quatre entreprises de débarquement qui, toutes, d'ailleurs, mirent en jeu l'aviation. En 1936, la tentative des républicains espagnols de Barcelone sur Majorque, île dans laquelle ils avaient réussi à prendre pied, fut repoussée par une contre-attaque aérienne des nationalistes contre laquelle les assaillants ne s'étaient pas prémunis par des armes appropriées.

En avril 1939, il y eut l'expédition italienne sur l'Albanie, exécutée avec un grand luxe de moyens : 100 navires de guerre, 100.000 hommes et 400 avions partis de bases très rapprochées. Des avions de transport débarquèrent des troupes à Tirana, ce qui constitue le premier exemple de débarquement aérien d'un effectif d'ailleurs assez limité.

Au printemps de 1940, il y eut le transport de quelque 60.000 soldats allemands en Norvège par avion. Enfin, tout récemment, il y a eu le débarquement en Crète pour lequel, tout comme les Italiens en ce qui concerne l'Albanie, les Allemands ont déployé des moyens considérables : plusieurs centaines d'avions de combat ou de bombardement, un nombre important d'appareils de transport de troupes et de matériel, plus de 30.000 hommes de forces terrestres, environ 10.000 parachutistes, et d'innombrables embarcations, de toutes



cette page, été fait sur place au cours des opérations qui se sont déroulées dans l'île.

tailles, destinées à transporter des troupes, du matériel et des munitions et dont la plus grande partie sont actuellement au fond de l'eau...

* * *

Des quelques exemples que nous venons de donner et des chiffres que nous avons cités par chacun d'eux, deux faits ressortent avec netteté. En premier lieu, un débarquement exige un déploiement de moyens considérables. En second lieu, il est indispensable que les effectifs lancés dans l'entreprise soient assurés d'une protection navale et aérienne en rapport avec leur importance. Les échecs français de 1798 et 1805 procèdent du fait que la flotte ne possédait pas la maîtrise des mers. Même en face d'un adversaire naval faible, comme les Turcs ou les Russes, les expéditions de 1830, 1854 et 1912 se sont faites avec le maximum de navires de guerre. Le fait qu'aucun soldat allemand n'ait pu être débarqué en Crète par voie navale est des plus significatifs et montre mieux que toute autre chose la nécessité de la protection dont nous parlons.

Si l'on examine la question d'une éventuelle tentative d'invasion de la Grande-Bretagne à la lumière des deux principes qui viennent d'être posés, on se rend aisément compte des conditions que l'effort allemand devra remplir. Hitler devra lancer à l'assaut des îles Britanniques une armée gigantesque de plusieurs centaines de milliers de soldats. Pour transporter une telle force et le matériel, les vivres et les munitions qui lui sont nécessaires, il lui faudra faire tenir la mer à un convoi de plusieurs milliers de navires, le plus grand assurément que l'histoire ait jamais connu. Enfin, il lui faudra assurer la protection de ces transports par des forces navales et aériennes d'autant plus considérables que la flotte et l'aviation britanniques sont des armes exceptionnellement puissantes.

Certes, il y a les transports par la voie des airs, les planeurs et les parachutistes. Mais les débarquements aériens, en dehors du fait qu'ils ne permettent de convoyer que des effectifs et un matériel limités, ne peuvent s'effectuer que dans des conditions déterminées. En Albanie et en Norvège, l'adversaire n'a opposé aucune résistance, du point de vue aérien s'entend. En Crète, le succès de l'entreprise allemande est dû à la situation particulière dans laquelle se trouvait l'aviation britannique. Quant aux parachutistes, ils ne donnent de résultats que s'ils opèrent par surprise et en un point dépourvu de défense. La liquidation de la majorité des parachutistes débarqués en Crète est la meilleure preuve des possibilités limitées de ce moyen.

Comme on le voit, le problème de l'invasion de l'Angleterre continue à rester entier pour l'Allemagne, malgré le succès remporté par le débarquement en Crète. Les difficultés auxquelles nous avons fait allusion ne constituent, d'ailleurs, que les plus essentielles et se compliquent d'une quantité d'autres, aussi importantes, et qui commenceraient pour l'Allemagne au moment où elle toucherait le sol anglais, en admettant qu'elle pût jamais y prendre pied.

Une cérémonie patriotique féminine, quelque part en Allemagne. Les théories nationales-socialistes attribuent un rôle important à la femme qui est, en quelque sorte, considérée comme la base du régime. Les femmes allemandes ont une « führerine », Frau Gertrud Scholtz Klink, laquelle préside aux destinées de la « Frauenschaft », association féminine groupant cinquante mille membres.



Frau Gertrud Klink : LA "FÜHRERINE" DU IIIe REICH

Pour les historiens futurs, l'étude de certains aspects des régimes totalitaires ne manquera pas de piquant. Ainsi, par exemple, lorsqu'ils auront à étudier le rôle des femmes allemandes sous le régime d'Hitler, ils ne manqueront pas d'être étonnés par celui joué par Gertrud Scholtz Klink.

Frau Gertrud Scholtz Klink est, dans le Troisième Reich, le pendant féminin du Führer. Elle possède, en effet, en vertu des pouvoirs qui lui furent conférés par le maître du Reich, un contrôle étendu sur les quelque trente millions de femmes allemandes. Et depuis que d'autres femmes, sous d'autres cieux, vivent sous le signe de la svastika, ce chiffre a dû atteindre les cinquante millions.

GARDES DE CORPS

Tout comme Himmler lui-même, Gertrud Klink possède des gardes de corps choisis parmi les plus fidèles membres des troupes d'assaut hitlériennes. Et tout comme Gœring, la « Führerine » a, à sa disposition, une série d'autos puissantes et blindées. Dans les services de propagande du Dr Gœbbels, Gertrud Klink s'est vue réserver tout un département. Dans la plupart des villes du monde où il y a des Allemandes, Gertrud Klink aurait créé une cinquième colonne, pour exécuter ses instructions.

La « Führerine » règle la vie des Allemandes jusque dans les moindres détails. Elle leur dit combien d'enfants elles doivent avoir. Elle leur indique ce qu'elles doivent manger, ce qu'elles doivent porter. Elle leur enseigne comment parler et sourire à leurs maris, enfants, fiancés ou frères sur le point de partir pour le front, et comment elles doivent se comporter lorsqu'elles apprennent la mort d'un être qui leur est cher. Bref, elle est responsable par devant le Führer du moral et du physique des Allemandes.

FRAU KLINK MALMENEE

En Allemagne même, le pouvoir étendu que possède Gertrud Klink est un sujet d'étonnement pour tout le monde. Comment, se demande-t-on, est-elle parvenue à gagner à ce point la confiance non seulement du Führer, mais de tous les chefs du nazisme et même, ce qui est plus extraordinaire, de l'état-major de l'armée ?

Pour répondre à cette question, il faut remonter à l'année 1932. Gertrud Klink, femme d'un obscur médecin de campagne, avait une amie, Marie Diers, qui rédigeait des chroniques féminines dans plusieurs journaux. Marie Diers était une fanatique d'Hitler, pour lequel elle avait pris fait et cause, longtemps avant qu'il ne fût arrivé au pouvoir. Un jour, Gertrud Klink exprima à son amie le désir de rencontrer Adolf Hitler. « Rien de plus facile », répondit Marie Diers. Et elle arrangea une entrevue.

Au cours de l'entretien, Gertrud reprocha à Hitler de n'avoir jamais d'oratrice féminine dans ses meetings. Hitler l'écouta avec impatience et répondit : « J'ai horreur des femmes politiciennes ! Tant que je vivrai, je ne tolérerai jamais qu'une femme prenne la parole dans aucun mass-meeting du parti national-socialiste ! Néanmoins, on pourrait organiser des réunions — spécialement consacrées aux femmes. Mais même dans celles-là c'est un homme qui devra ouvrir la série des discours, quitte à ce que des femmes parlent ensuite sur des questions spécifiquement féminines. »

Gertrud Klink sembla convaincue par les arguments du futur chef du Reich, car elle retourna à sa province et se tint éloignée de toute activité politique.

Vint le jour où Hitler prit le pouvoir. Gertrud envoya une longue lettre à son amie Marie Diers, pour lui exposer ce qu'elle appelait « mon plan pour les femmes ». Deux jours plus tard, elle recevait un télégramme de Marie Diers lui annonçant que tout était arrangé, et l'invitant à venir la rencontrer en compagnie de Rudolf Hess, délégué spécialement par le Führer.

LE « PLAN » DE FRAU KLINK

Il faut croire que la petite provinciale parvint à convaincre Hess au point que celui-ci, de retour à Berlin, suggéra au Führer de confier à Gertrud Klink la direction du mouvement féminin en Allemagne.

Nantie de pouvoirs quasi dictatoriaux, Gertrud Klink se mit à l'œuvre. Elle commença par créer le « Frauenschaft », corps féminin d'élite, qui groupa rapidement cinquante mille adhérentes. Toutes ces femmes, avant leur admission, devaient prêter serment d'obéissance à Hitler et à son représentant féminin, Gertrud Klink.

Les membres du « Frauenschaft » se virent confier des missions importantes. Réparties dans tous les domaines de l'activité sociale, elles étaient « les yeux et les oreilles » du parti. On les chargea de surveiller et d'éduquer les femmes travaillant dans les usines ; elles furent autorisées à « superviser » les pages consacrées à la femme dans les journaux, surveiller les marchés et les magasins d'alimentation, etc.

Au-dessous du « Frauenschaft » vient le « Frauenfront », auquel toutes les organisations, clubs, groupements, etc., existants déjà, sont obligés de s'affilier.

Le « Frauenschaft » est la seule organisation qualifiée pour s'occuper de politique. Par les directives qu'il donne à ses membres, lesquels les transmettent à leur tour au « Frauenfront », toutes les femmes allemandes sont assujetties à la volonté de Gertrud Klink, c'est-à-dire, en définitive, aux ukases du Führer.

Ce dernier ayant décrété une politique de « forte natalité », « Bevoelkerungs-politik », Gertrud basa toute sa propagande sur ce mot d'ordre.

HITLER COMPTE SUR VOUS...

C'est en ces termes que Gertrud rédigea les instructions qu'elle transmit à ses collaboratrices, afin qu'elles les répandissent à travers le pays. Et le « Frauenfront », dirigé par le « Frauenschaft », se mit au travail.

On n'entendit plus partout que ce leitmotiv : « La femme nordique a une noble mission à accomplir : avoir des enfants. La femme allemande a retrouvé sa véritable destinée, alors que toutes les autres femmes du monde sont pourries et dégénérées. »

Ainsi, depuis quelques années, il ne se passe pas un jour sans qu'on n'entende, dans toute l'Allemagne, des oratrices, ou des propagandistes à domicile, tenir ce discours.

Quand des jeunes filles ou des jeunes femmes soulèvent des objections, des réponses toutes préparées et identiques leur sont sorties : « Vous ne vous mariez pas parce que vous n'avez pas d'argent ? Qu'à cela ne tienne : l'Etat vous en prêtera. Comment ! vous n'avez pas trouvé l'homme auquel vous rêvez ? Ce n'est vraiment pas permis ! Le pays ne regorge-t-il pas de splendides Aryens, blonds et beaux comme des dieux ? » Cela pour les jeunes filles. Quant aux femmes mariées, on leur dit : « Vous ruinez l'œuvre de notre Führer, en refusant de lui donner les enfants qu'il vous demande. Vous êtes malade ? Stérile ? Je vous enverrai immédiatement un spécialiste. »

Les agentes de Gertrud Klink se rendent chez les nouveaux époux, pour s'informer si l'on s'attend à un « heureux événement »...

TU CUISINERAS CECI...

En Allemagne, les femmes n'ont pas le droit de préparer les menus dont elles ont envie. Ainsi, par exemple, aucun journal ne peut publier une recette de cuisine avant qu'elle n'ait été approuvée par les services de la « Führerine ».

Frau Klink, depuis que les « ersatz » ont fait leur apparition, a eu une lourde tâche. Il lui fallut, en effet, enseigner à toutes les femmes allemandes comment elles devaient s'en servir, afin de ne pas ruiner la santé nationale.

Quand l'Allemande quitte son atelier ou son bureau, sa cuisine ou son usine, où va-t-elle pour se distraire ? Le parti nazi ayant créé le « lebensfreude » (la joie de vivre), la « Führerine » a adapté son programme à celui des organisations masculines.

Depuis qu'elle a entrepris de mener à bien son « plan », la « Führerine » a dû abandonner ses trois enfants et son mari, en province. A toutes les offres qu'on lui a faites de venir s'installer à Berlin, où on lui réservait une belle situation, l'obscur médecin a préféré son modeste village. Il doit lui être pénible, en effet, de voir sa femme se mêler de la vie privée des autres femmes, alors que la sienne même est passablement déréglée.

Cela ne prouve-t-il pas que ce petit médecin est un sage ?...

VEDETTES IMPREVUES

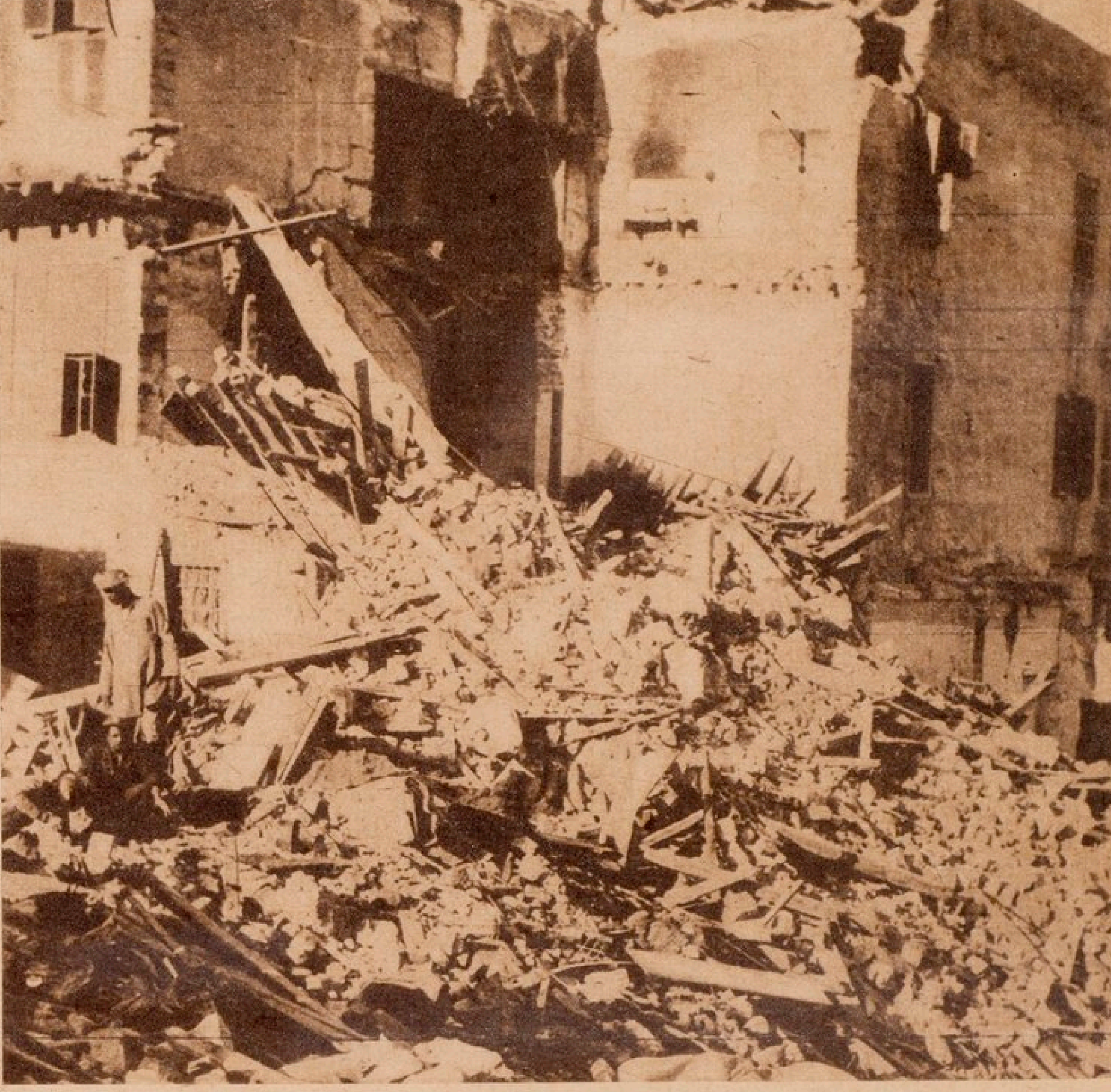
Voici une image, pour le moins amusante, de la révolte d'Irak qui vient de prendre fin. Un obus a percé l'écran du cinéma en plein air de Habbaniyah. A travers le trou fait, deux « tommies » passent la tête. Un gros plan qui nous change de ceux des jeunes premiers habituels.



UNE NOBLE FIGURE

Une récente photographie du régent Abdul Illah d'Irak prise au palais des Roses, à son retour à Bagdad. Il vient d'être révélé qu'au cours de son voyage de retour, qui a duré quatre jours, des avions allemands ont, à plusieurs reprises, essayé de le mitrailler.





RAID VIOLENT SUR ALEXANDRIE

La seconde capitale de l'Egypte a, dans la nuit de mercredi dernier, été l'objet d'un raid ennemi qui a duré près de deux heures. Ce raid, qui est le plus violent qu'Alexandrie ait connu jusqu'ici, a causé de nombreuses victimes civiles, les bombes ayant été jetées sans discrimination sur des quartiers populaires. Certains immeubles ont, également, été gravement atteints, ainsi qu'on peut s'en rendre compte ici.



IL NE PARIE JAMAIS...

Ismaïl Sedky pacha, ancien président du Conseil, est un assidu de nos champs de courses. Le voici à l'une des dernières réunions hippiques d'Alexandrie (à droite). Ceux qui le connaissent bien disent, cependant, de lui qu'il joue rarement. Ce qui étonne chez un ancien Grand Argentier.

AU SALON DU CAIRE

Parmi les tableaux qui ont été le plus appréciés par la critique au récent Salon du Caire figure cette « Fillette », de Mlle Marguerite Nakhla, d'un réalisme et d'une sûreté de touche étonnants.



NOS CONTES

UN NOUVEAU FOYER

Jimmy prit Bump sur ses genoux et mit la soucoupe sous son nez. Il le caressa, mais le pauvre chien continuait à trembler.

— Il ne veut pas manger, dit Jimmy à Ralph, il ne veut pas manger et finira par tomber malade.

Ralph, le chauffeur, était occupé à empiler les valises de maman dans la voiture.

— Vous feriez mieux de rentrer à la maison, répondit-il, vos parents vous attendent.

— Bump ne voulait pas venir, raconta l'enfant en essuyant le museau de son chien, il ne voulait pas quitter sa niche et ses parents. Lorsque le marchand me le remit, il essaya de s'enfuir pour retourner à son coin.

— Il s'habituera, ronchonna Ralph en s'emparant de la dernière malle laissée sur le trottoir. Maintenant, rentrons à la villa.

Jimmy porta Bump dans ses bras :

— Le marchand m'avait dit qu'il était trop jeune pour changer de maison, mais c'était le seul que je voulais...

Ralph n'écoutait plus et Jimmy, déposant son loulou par terre, se dirigea vers la porte d'entrée. Le ciel était bleu, le climat printanier... «Ah ! quand donc reviendra l'été !» songeait Jimmy. Il voulait se promener en canoë avec son père, comme l'année dernière. A la pensée du canoë, le jeune garçon se mit à rire... « Quelle frayeur avait maman lorsque la frêle embarcation penchait d'un côté ou de l'autre !... »



Papa était debout près de la fenêtre ; maman assise sur le divan, fixait ses ongles. Ils s'arrêtèrent de parler lorsque le garçon entra dans la pièce.

— Jimmy, dit maman doucement, Jimmy chéri, viens t'asseoir près de moi ; nous avons quelque chose à t'expliquer, ton père et moi.

Jimmy se jeta sur le canapé en demandant :

— Vas-tu m'apporter un chapeau de cow-boy quand tu reviendras de voyage, maman ?

— Oui, chéri.

Elle essaya de l'embrasser, mais il était déjà à l'autre bout du divan.

— Bump n'a pas voulu manger, grogna-t-il.

— Jimmy, dit le père en fixant la chaîne de sa montre roulée autour de son index, Jimmy, que penses-tu si nous changions de vie... si nous quittions cette maison ? Ne voudrais-tu pas habiter six mois avec moi... et puis... et puis six mois avec maman ? Hein ! qu'en dis-tu ?

Il se tourna vers la fenêtre.

— ...Et tu sais, quand maman ne sera pas ici, nous irons ensemble à Maine pour faire des parties de pêche, rien qu'à nous deux.

— La pêche ! ? s'écria Jimmy. Maine ? Quelle chance !...

— Et lorsque je reviendrai, dit maman, nous irons, toi et moi seulement, à la plage.

— Et papa ? Ne viendra-t-il pas avec nous ?

— Non, chéri, répondit maman sans le regarder. Rien que nous deux.

— Et pourquoi pas papa aussi ?

La mère garda le silence ; le père en fit autant ; Jimmy se sentit mal à l'aise.

— Nous irons... nous n'habiterons plus cette maison ? demanda-t-il.

Le père vint s'asseoir sur la chaise, près de son fils :

— Ecoute, mon petit, tu comprendras tout ceci bien mieux plus tard, quand tu grandiras... Mais regarde... Parfois les choses ne tournent pas aussi bien qu'on le voudrait... Tout semble parfait, nous croyons qu'il en sera toujours ainsi, puis, tout à coup, vlan ! quelque chose ne marche plus... Et alors...

— Comment veux-tu qu'un enfant de huit ans comprenne ce langage ? interrompit maman. Jimmy, écoute... tu sais combien nous t'aimons, papa et moi, n'est-ce pas ?

Jimmy traça une ligne sur le divan.

— ...Et tu sais que nous ne voudrions jamais te faire de la peine... quand nous le pouvons.

Il transforma la ligne droite en cercle.

— ...Bien, tu dois alors nous croire quand nous te disons que les gens... les pères et les mères... ne continuent pas toujours à vivre ensemble. Souvent ils ne se quittent pas. Mais parfois... (Jimmy pouvait à peine entendre la voix de sa mère) parfois...

— Il arrive des choses... dit le père.

— Des choses... des choses que l'on ne peut pas empêcher, continua la mère...

Puis elle se tut... Tout à coup, Jimmy sentit sa gorge se serrer au point de l'étouffer :

— Vous... vous voulez dire que...

Il essaya de poser une question, mais n'y parvint pas. Il fixa une photo de famille prise l'année précédente et qui décorait l'un des murs de la salle.

— Tu comprendras plus tard, dit papa.

Elle était bien amusante, cette photo. Elle les représentait tous trois, étendus sur la neige, les uns sur les autres. Ce jour-là, papa voulant leur apprendre le ski, les engagea à suivre son exemple... et puis, au premier pas qu'il fit, le voilà par terre. Jimmy et maman tombèrent à sa suite... et ils avaient tellement ri, qu'ils ne parvinrent pas à se relever.

— C'est pour le mieux, chéri, dit maman.

Jimmy ne quitta pas la photo des yeux.

— Et notre voyage au mont Kono, demanda-t-il, ne le referons-nous pas l'hiver prochain ?

Il attendait la réponse. Sa gorge était terriblement sèche... Il lui était difficile de parler.

— Mais pourquoi ? balbutia-t-il en accourant de sa mère à son père. Maman... papa... pourquoi ?

— Parce que..., dit le père d'un ton irrité, parce que les gens ne veulent pas... ne peuvent...

Et il hocha la tête dans la direction de sa femme.

— Jimmy, dit celle-ci, Jimmy, chéri (il sentait la joue humide pressée contre la sienne), n'aie pas cet air malheureux, je t'en prie... je t'en prie... Plus tard tu comprendras, Jimmy... et alors... peut-être... peut-être nous pardonneras-tu.

....

La poussière du chemin voilait presque complètement la voiture qui emportait maman... mais Jimmy pouvait toujours voir le lac et les bois où il allait en excursion le dimanche. Pourtant ses yeux se brouillèrent petit à petit, et le lac et les bois, eux aussi, lui apparurent indistincts...

Il trouva Bump assis derrière lui, tremblant encore.

— Qu'as-tu, Bump ? chuchota-t-il. Qu'as-tu, mon garçon ?

Il rentra à la cuisine pour lui chercher du lait et trouva sur la table son gâteau préféré : la tarte aux fraises. Mais il n'eut point envie d'en manger... Bump non plus ne voulut pas de lait.

Il prit le petit chien.

— Ça ira mieux, mon garçon, siffla-t-il en marchant, ça ira.

Sa gorge le brûlait de plus en plus... Il caressait le cou de l'animal, tout en se dirigeant vers le magasin d'où il l'avait acheté. Le marchand avait raison. Bump était encore trop jeune pour avoir un nouveau foyer. Il serait bien mieux dans sa vieille niche pour le moment... Bien plus heureux. Plus tard, l'homme pourrait le lui rendre... Plus tard... quand il grandira un peu...

(Adapté de l'anglais)

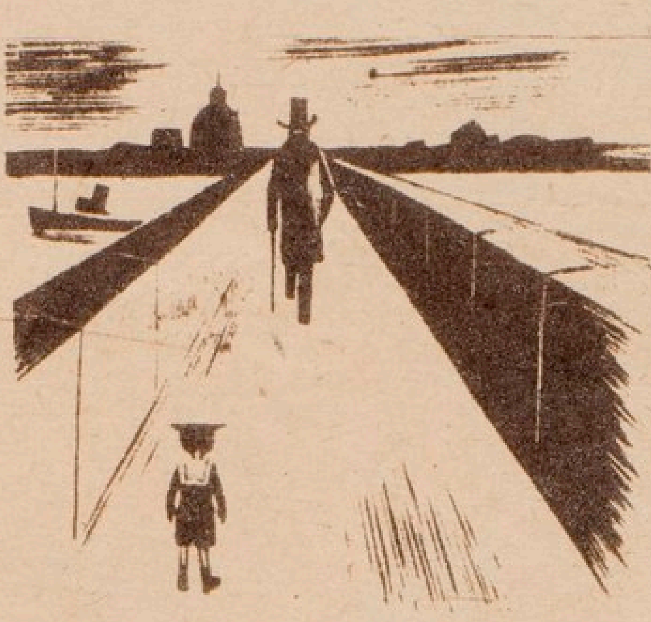
DIMANCHE PROCHAIN :

Où va la France ?

UN NUMERO SPECIAL D'IMAGES

Délassons-nous...

PELE-MELE







1. — Monsieur se promène avec son fils. Ils arrivent à un grand pont jeté au-dessus d'une large rivière. Monsieur dit à son fils : « Je vais traverser le pont, mais je te défends de me suivre », et il s'en va. Le fils ne sait pas nager et n'a pas d'embarcation à sa disposition. Il traverse le fleuve. Comment ?

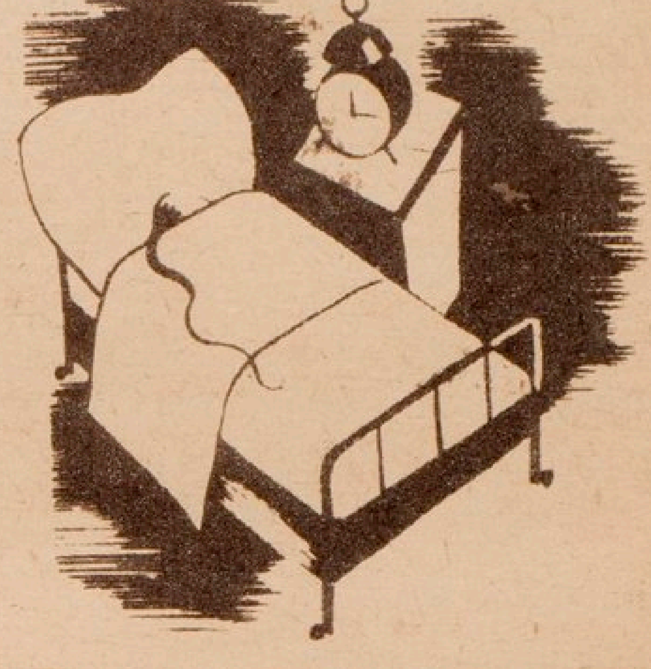
2. — De quelle main un gaucher tient-il son couteau quand il mange des escargots ?

3. — Pouvez-vous compter sans vous arrêter jusqu'à un million ?



4. — Un Américain de Boston se promène dans les rues de Paris et voit un bec de gaz. Dites ce qu'il fait.

Voir les solutions à la fin de cette rubrique.



5. — Comment les Chinois sortent-ils du lit le matin ?

LES NOMBRES REGISSENT-ILS NOTRE VIE ?

On serait tenté de le croire en lisant ces quelques exemples.

LE NOMBRE 7

Les nom et prénom d'Abraham Lincoln se composent chacun de 7 lettres.

Ses ancêtres viennent de Hingham (7 lettres). Il vécut 7 ans à Kentucky. Puis à l'âge de 7 ans il alla habiter Spencer (7 lettres). Il fut élu 7 fois, admis au Congrès le 7 décembre 1847.

Il demeura 7 ans législateur de l'Etat et désigna 7 ministères.

Il mourut vers 7 heures, le 7ème jour de la semaine (samedi 15 avril 1865).

LE NOMBRE 14

Henri IV est né le 14 décembre 1553. La somme des chiffres de l'année de sa naissance donne 14. Il est mort le 14 mai 1610 (1610 est divisible par 14).

Son nom était composé de 14 lettres (Henri de Bourbon). Il a été roi de France et de Navarre trois fois 14 ans.

Il a été blessé par Chatel 14 jours après le 14 décembre, en l'année 1594. Entre ce jour (14 décembre 1594) et celui de sa mort, il y a 14 ans, 14 mois et cinq fois 14 jours.

C'est le 14 mars qu'il bat Mayenne à Ivry.

Ravaillac a été exécuté 14 jours après son crime.

LE NOMBRE 17

Jean III, Sobieski, roi de Pologne au XVIIe siècle, naquit, fut couronné, se maria et mourut un 17 juin.

QUELQUES DEFINITIONS

ABSURDITE
Déclaration ou pensée en contradiction manifeste avec votre propre opinion.

CONNAISSANCE
Personne que nous connaissons assez pour lui emprunter de l'argent mais pas assez pour lui en prêter. Un degré d'amitié qui est nommé léger si son objet est pauvre et obscur, et intime s'il est riche et célèbre.

RASEUR
Personne qui parle quand vous voudriez qu'elle vous écoute.

CONSULTER
Chercher l'approbation de quelqu'un pour une décision que l'on a déjà prise.

LACHE
Personne qui, en cas de danger, pense avec ses jambes.

DEVOIR
Ce qui nous pousse irrésistiblement dans la direction du profit en suivant les lignes du désir.

EGOISTE
Personne aux bas instincts, qui s'intéresse à elle-même plus qu'à nous.

HOSPITALITE
Vertu qui nous incite à nourrir et à loger certaines personnes qui n'ont nul besoin de nourriture ni de logement.

ORATEUR
Personne qui met sa main dans votre poche, sa langue dans votre oreille et sa confiance dans votre patience.

PATIENCE
Forme mineure du désespoir. Déguisée en vertu.

PAIX
Affaire internationale. Période de tricherie entre deux périodes de combat.

POLITESSE
La plus acceptable des hypocrisies.

MODE
Despote que le sage ridiculise et à qui il obéit.

POUR S'AMUSER EN SOCIÉTÉ

Voulez-vous vous faire passer pour devin ?

Choisissez votre victime et installez-la, crayon en main, devant une feuille de papier blanc.

Sans que vous connaissiez les nombres qu'elle choisira, priez-la :

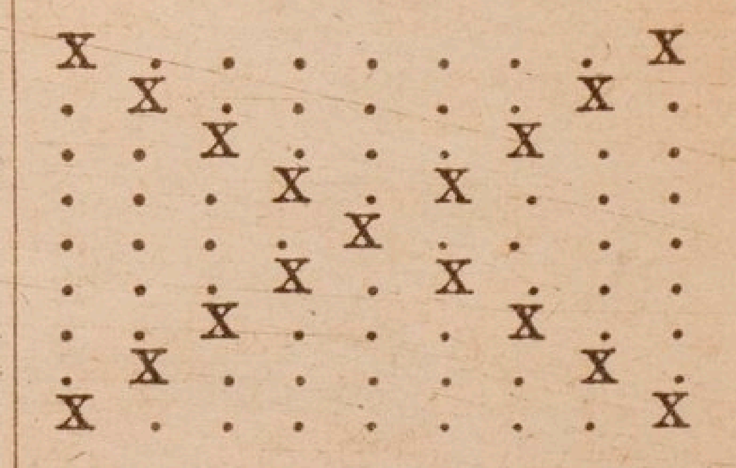
1° d'inscrire son âge ;
2° de le multiplier par 2 ;
3° d'ajouter 5 ;
4° de multiplier le total par 50 ;
5° de soustraire de ce produit le nombre des jours de l'année, soit 365 ;
6° d'ajouter le compte de la monnaie qu'elle a en poche (la somme doit être inférieure à P.T. 100) ;
7° d'ajouter, en fin de compte, le nombre 115.

Puis demandez-lui de vous donner simplement le nombre total qui sera composé de quatre chiffres. Les deux premiers vous donneront son âge et les deux autres la somme d'argent qu'elle avait en poche.

MOTS DIAGONAUX

Trouvez les neuf mots décrits ci-dessous et vous apercevrez, en diagonales, deux autres mots signifiant : Femme laide, malpropre. — Mal tourné, grossier.

1. Aigue des eaux douces.
2. Mélodie d'un mouvement modéré.
3. Anciennes machines de guerre du XIVe siècle.
4. Qui a rapport à une ancienne forteresse romaine.



5. Ni archiviste, ni bibliothécaire, mais... dans un couvent.
6. Lettre d'un juge ecclésiastique pour obliger à la révélation d'un fait.
7. Caresse.
8. Agréable (mot un peu ancien, se trouve dans Molière).
9. Pièce de vers où les mots de la langue vulgaire sont employés avec une terminaison latine.

SI VOUS AVEZ DES AMIS ANGLAIS

La guerre vous a mis en rapport avec un grand nombre d'Anglais (surtout des militaires) et vous vous demandez parfois comment vous devez vous comporter pour gagner leur amitié. Voici, pour vous y aider, un résumé du livre d'André Maurois : « Conseils à un jeune Français partant pour l'Angleterre ». Nous espérons qu'il vous sera de quelque utilité.

1 — Au début de votre amitié avec un Anglais, parlez peu ; il appréciera votre silence.

2 — Soyez modeste ; laissez-le découvrir lui-même ce que vous valez.

3. — Faites-lui peu de compliments et présentez-les-lui d'une manière discrète.

4 — Ne lui posez jamais de questions personnelles.

5 — Pour lui plaire, habillez-vous le plus simplement possible.

6 — Ne refusez jamais une mission dont il vous charge, mais [illegible] sollicitez jamais une non plus.

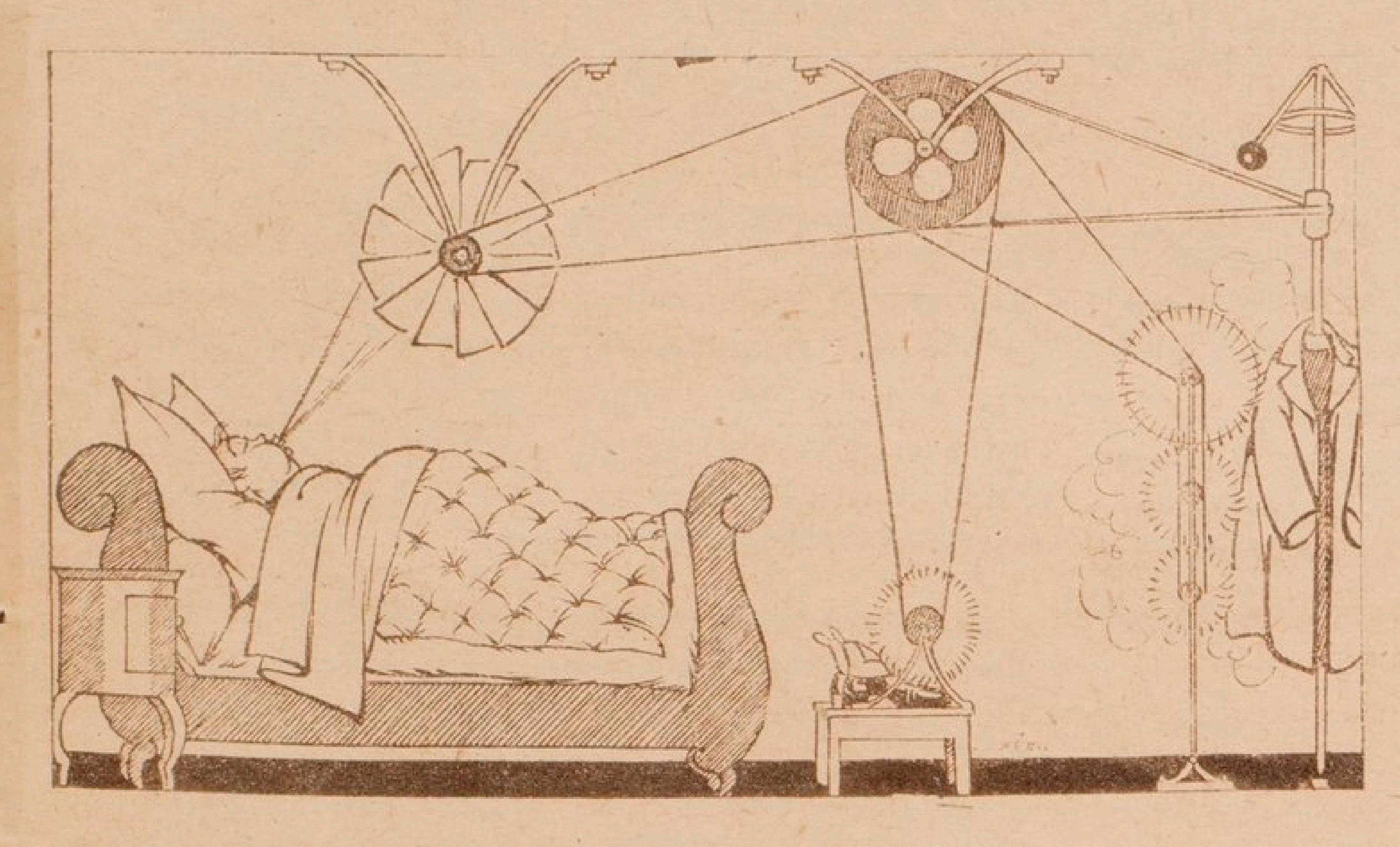
7 — Ne lui faites pas trop voir que vous ne comprenez pas son langage.

8 — Soyez ponctuel.

9 — Ne l'invitez jamais par téléphone ou de vive voix ; écrivez-lui plutôt un billet.

10 — A table, parlez à peu près également avec vos deux voisins. N'adressez jamais la parole à un invité placé loin de vous.

UNE INVENTION D'EDISON II



Utilisation du souffle du dormeur pour brosser, pendant son sommeil, ses chaussures et ses habits.

CHAQUE PAYS A SON HUMOUR...

MARSEILLE

— Un jour que j'étais seul, dans une forêt africaine, raconte Marius, j'ai entendu de loin un rugissement. Je regarde, et qu'est-ce que je vois ? Un lion. A peine ai-je eu le temps d'épauler mon fusil que j'entends un autre rugissement. Je me retourne : un second lion. Alors je jette mon fusil, j'attrape la gueule du premier lion avec la main droite et la gueule du second lion avec la main gauche. Puis je me mets à taper leurs têtes l'une contre l'autre, jusqu'à ce qu'elles se soient brisées.

— Mais ce n'est pas possible, s'écrie Olive, tu es manchot !

— Té ! répond Marius, est-ce qu'on y pense dans des moments pareils ?

L'ECOSSE

Un Américain donne un bal en l'honneur de son anniversaire. Tous les invités sont supposés apporter un cadeau en or. L'Anglais offre une montre en or. Le Juif, des cigarettes Gold Flag (gold veut dire or en anglais) et l'Ecossais emmène son ami M. Goldenberg.

L'IRLANDE

Un Français se promenant avec un Irlandais éclate de rire en lisant l'affiche suivante : «La route de droite mène à Londres. Si toutefois vous ne savez pas lire, adressez-vous à l'épicier du coin. » L'Irlandais lui demande la raison de cette gaîté soudaine.

— Réfléchis et tu comprendras, répond le Français.

Le lendemain l'Irlandais arrive avec un sourire triomphal :

— Enfin, tu as saisi ? demande le Français.

— Oui... Que ferait-on si l'épicerie était fermée ?

UN GRAND POLYGLOTTE

La ville de Francfort possède une célébrité en la personne du professeur Hans Schutz, lequel parle d'une façon courante 290 langues ou dialectes.

A neuf ans, en dehors, bien entendu, de l'allemand, il s'exprimait très correctement en anglais, italien et en français.

Selon lui, les dialectes se l'Inde et du Caucase sont les plus difficiles à apprendre. Mais il avoue aussi qu'il a éprouvé beaucoup de mal pour s'assimiler le dialecte basque.

LES TROIS TAS

Une boite d'allumettes est la providence des montreurs de tours.

Celui-ci consiste à faire disposer par des assistants, pendant que vous leur tournez le dos, trois tas égaux d'allumettes. Toujours sans vous retourner, vous promettez de faire ajouter ou retrancher un certain nombre d'allumettes à ces ou de ces tas et vous vous faites fort de deviner le résultat final composant le tas du milieu.

(Important : il faut faire ce tour avec 30 allumettes au minimum !)

MARCHE A SUIVRE

1. Vous faites retirer trois allumettes du tas de droite, puis trois allumettes du tas de gauche. Vous faites déposer tout sur le tas du milieu.

2. Vous faites compter le tas de gauche.

3. Vous faites retirer ce montant du tas du milieu et vous le faites déposer sur le tas de droite.

4. Il restera au milieu, *toujours*, neuf allumettes...

SAVEZ-VOUS QUE...

...Beethoven est considéré comme l'inventeur du jazz ? Il paraît qu'en supprimant l'un des violons de son quartette en B n° 6 et en le remplaçant par un saxophone on obtient une musique possédant toutes les caractéristiques du jazz moderne.

...Miss Hanson, une Anglaise, possède un canari qui ne chante que les jours de pluie ?

...Au Pérou, les poules ne pondent que des œufs rouges ou bleus ?

...Durant la guerre de 1914, un bataillon composé de 38 officiers et 1.222 soldats quitta Klajenfurt, en Autriche, et un seul homme y retourna vivant ?

...Les pommes contiennent de l'acide picrique qui est un explosif, et les tomates contiennent de l'acide oxalique qui est un poison ?

PHYSIQUE AMUSANTE

A quoi servent les vieilles bouteilles

Voici une petite expérience, simple et amusante et qui ne nécessite l'emploi d'aucun appareil compliqué. Il vous suffira de posséder une bouteille vide (de préférence une bouteille d'eau minérale) et une pièce de dix sous.

Posez cette pièce de cinquante centimes sur le goulot de la bouteille, versez une goutte d'eau sur la pièce. A ce moment-là vous serrez fortement la bouteille entre vos deux mains, et vous serez étonné de voir la pièce se soulever autant de fois que vous le désirez.

La seule explication de ce petit phénomène est que la chaleur de vos mains dilate l'air contenu dans la bouteille et exerce une pression sous la pièce.

SOLUTIONS

PELE-MELE

1. Il est désobéissant : il traverse le pont. — 2. Les escargots ne se mangent pas avec un couteau. — 3. Non, car cela vous prendrait deux mois. — 4. Il continue tranquillement son chemin. — 5. Comme tout le monde, les pieds d'abord.

MOTS DIAGONAUX

M e s o c a r p E
c A n t i l è N e
p e R r i e R e s
c a p I t O l i n
c h a r T r i e r
m o n I t O i r e
c a L i n e R i e
r A g o u t a N t
M a c o r o n é E

MARITORNE-MALITORNE

AYEZ VOTRE AGE SOYEZ vous-même

Féminités

Les femmes savent rarement profiter de leur beauté naturelle et elles cherchent presque toujours à se montrer telles qu'elles ne sont pas, au lieu de mettre en valeur les avantages qu'elles peuvent avoir.

N'avez-vous jamais remarqué qu'une jeune fille qui se marie arbore tout de suite une robe noire, même si elle n'a que dix-huit ans, parce que cela fait plus « dame » ?

Ainsi, elle risque d'assombrir sa jeunesse toute fraîche, qui ressortirait tellement mieux dans une robe plus claire...

D'autres fois, et là c'est plus gênant, c'est une femme presque âgée qui joue à la petite fille en nouant, par exemple, ses cheveux d'un nœud puéril ou en portant des toilettes de nuances vives qui accentuent son teint flétri et ses cheveux décolorés.

Evitez ces deux écueils. Ayez votre âge, joyeusement, franchement.

Si vous avez vingt ans...

● Cherchez à paraître naturelle et jeune. Eclaircissez votre teint, soignez le velouté de votre peau, ne vous maquillez jamais trop et, surtout, ne prenez que des fards de tons extrêmement naturels. Coiffez-vous simplement, mais veillez à ce que vos cheveux restent très souples et très brillants. Pour éclaircir le teint et supprimer les boutons qui gâchent votre éclat, je vous ai donné ici et dans mon courrier tant de recettes et de conseils, que vous devez déjà toutes savoir qu'avant tout, il faut veiller à votre alimentation, à la bonne circulation de votre sang. Faites de la culture physique, faites du sport, vivez au grand air le plus possible, rien n'est meilleur pour vous donner cet aspect sain qui est le plus grand attrait de votre âge.

● Prenez dès maintenant l'habitude de faire votre toilette tous les soirs, de nettoyer votre peau complètement avant de dormir. Mettez, très légèrement, autour de vos yeux un peu de crème nourrissante. Vous éviterez ainsi d'avoir à trente ans cette patte d'oie qui afflige bien des femmes n'ayant pas assez tôt veillé à ces quelques soins élémentaires.

● Brossez vos cheveux matin et soir, lavez-les tous les quinze jours, massez-les fréquemment et que votre coiffeur arrange vos boucles le plus simplement possible. Il faut pouvoir d'un coup de peigne vous recoiffer sans avoir à passer de longues minutes devant la glace. Soyez nette, mais surtout jamais apprêtée.

● Profitez des cols blancs qui éclaircissent le visage, ayez des chapeaux très relevés devant qui font valoir votre ovale, la pureté de votre front. Ne portez jamais de lourds bracelets, des robes drapées et des fourrures trop volumineuses.

● Ayez souvent sur vos lèvres un beau sourire qui éclairera votre visage. Soyez confiante en l'avenir que vous savez déjà regarder en face. Mais évitez cette allure « à moi on ne m'apprend rien » qui rend les yeux durs et presque méchants.

Si vous avez trente ans... ou plus...

● Faites ressortir votre élégance par beaucoup de soins et d'attention. Profitez de tout ce que votre expérience vous a appris. Soyez raffinée, selon la formule, jusqu'au bout des ongles.

● Si vous avez eu la précaution et la sagesse de soigner votre peau depuis quelques années, elle doit être encore fine et souple. Ne vous faites pas un maquillage trop accentué, il ne cacherait pas les marques que la vie a apposées sur votre visage et risquerait au contraire de les faire ressortir. Adoptez un bon fond de teint qui régularisera le grain de votre peau, une poudre assez foncée que vous recouvrirez par une autre couche beaucoup plus claire, un rouge très discret et un beau rouge à lèvres assez éclatant.

● Allongez vos cils avec du mascara, mettez une ombre légère sur vos paupières et choisissez des toilettes simples, assez collantes si vous êtes mince, drapées si vous ne l'êtes plus beaucoup. Eclairez-les d'un collier ou de bijoux d'or, selon ce qui vous convient le mieux.

* * *

Et ainsi, vous paraîtrez toujours à votre avantage. Les transitions se feront si légèrement que vos amis ne s'apercevront jamais que le temps vous égratigne quelque peu. Soyez aimable et gracieuse, et vous aurez toujours ce charme qui a su, à toutes époques, donner ce que nous appelons du succès à des femmes qui avaient atteint la soixantaine et ne s'en cachaient pas...

VOTRE MANUCURE

Voici les huit points essentiels qui vous permettront d'avoir des mains parfaitement soignées :

1. Enlevez complètement tout le vernis à l'aide d'un produit gras et arrondissez les angles de vos ongles. Massez-les un à un.

2. Limez chaque ongle avec soin et mettez de la crème tout autour. Vous pouvez employer de la vaseline, de la lanoline ou n'importe quel autre produit gras.

3. Trempez vos ongles débarrassés de toute crème dans de l'eau savonneuse et chaude.

4. Avec un bâtonnet dont l'extrémité sera recouverte d'un peu de coton, repoussez la peau et dégagez bien la base de l'ongle.

5. Coupez les petites peaux en employant des ciseaux préalablement stérilisés et évitez de toucher au bourrelet.

6. Nettoyez à nouveau les ongles dans l'eau savonneuse à l'aide d'une brosse douce et enlevez les impuretés qui pourraient encore se trouver sous eux.

7. Appliquez un vernis neuf. Usez-en très parcimonieusement et mettez toujours deux couches successives au lieu d'une très épaisse.

8. Pendant que le vernis sèche, massez vos mains avec une crème adoucissante. N'oubliez pas vos poignets et vos coudes.

Reprenons maintenant chaque détail pour que vous sachiez exactement comment agir.

1. Servez-vous d'un produit gras pour enlever le vernis. L'acétone pure risque de rendre vos ongles cassants et de les dessécher.

2. Servez-vous de préférence d'une lime émeri qui ébranle moins l'ongle qu'une lime d'acier. Ne limez pas les coins, afin que votre ongle conserve assez d'appui sur sa base pour ne pas se couper au moindre choc.

3. Trempez vos doigts environ dix minutes pour que les peaux se ramollissent et se détachent plus facilement ensuite.

4. Evitez les repousse-chair en métal qui abîmeraient complètement vos ongles. Servez-vous plutôt d'un bâtonnet d'oranger. Ne repoussez pas trop rudement les peaux. La base de l'ongle est extrêmement fragile et tout ce que vous ferez pour la heurter diminuera la résistance et la solidité de l'ongle lui-même.

5. Soyez très prudente lorsque vous coupez les petites peaux. Vous risquez de vous blesser facilement et d'abîmer complètement vos ongles si vous ne faites pas attention. Les premiers temps, si vous n'êtes pas adroite, contentez-vous de couper les petites peaux déjà presque entièrement détachées. Après quelques essais, vous serez plus experte.

6. Nettoyez vos ongles avec une brosse souple. Usez un bâtonnet pour nettoyer le dessous et jamais un instrument en métal.

7. Sachez choisir la couleur de votre vernis, en tenant compte de la forme de votre main et de la couleur de votre peau. Si vos mains sont disgracieuses, mettez un vernis rose ; mais si vous avez des mains parfaites, vous pouvez employer les nombreuses variétés de rouge.

8. Des ongles soignés et des mains gercées ne vont pas de pair. Massez toujours vos doigts et vos mains avec une bonne crème adoucissante et blanchissante.



Pensez un peu à LUI...

Voici un modèle très simple et très élégant qui fera certainement plaisir à celui à qui vous l'offrirez.

Faites-la en foulard, en surah ou en soie unie infroissable. Il vous faudra trois mètres de tissu sombre, en 1 mètre 40 de large, et 0 mètre 80 de tissu plus clair.

Prenez très soigneusement les mesures, puis voyez si elles correspondent à celles que j'indique dans le schéma n° 2. Si elles diffèrent, calculez exactement ce que vous avez à ajouter ou à retrancher à chacune d'elles.

Dessinez les onze morceaux qui composent ce patron sur du papier journal, et vous aurez ainsi un patron à bon compte.

Pour couper, disposez les différentes parties sur le tissu plié double, suivant le schéma n° 1, et coupez chaque morceau en laissant une marge de trois centimètres pour les coutures.

Le devant est droit fil. Faites la couture du milieu du col par OO SS.

Le milieu du dos est sans couture. Assemblez-le au devant par les coutures des épaules et des côtés.

Assemblez les deux morceaux de la parementure par OO SS, piquez-la, endroit sur endroit, sur le devant par SS AA BB, retournez et maintenez à l'intérieur par des points de chausson.

Pour le dessus de la manche, faites un rentré de P à H.

Pour le dessous, assemblez au-dessus par PP HH et MM NN. Puis montez la manche avec un décalage de deux centimètres en avant de la couture de la manche par rapport à la couture du côté.

Doublez de soie le revers de la manche, faites la couture et montez-le à l'intérieur de la manche, enfin, relevez-le.

Piquez la patte sur la petite poche, faites un rentré tout autour et montez-la sur le devant (côté gauche seulement) suivant les pointillés.

Brodez sur la poche une initiale ou n'importe quel motif de broderie en couleur. Appliquez les deux grandes poches à droite et à gauche. Faites deux brides pour passer la ceinture et la maintenir à la taille.

« Il » vous dira merci et vous sera reconnaissant d'avoir pensé à lui.

Et faites-lui cette robe de chambre...

CARNET

LA GUERRE NOUS GUERIRA DE L'EGOISME

Cette guerre a eu un bon côté : celui de nous avoir fait renoncer à notre égoïsme. Jadis, on avait l'habitude de dire « je » en parlant. Aujourd'hui, toujours et partout, on dit « nous ».

On a vu, dès le début des hostilités, des choses extraordinaires se produire. Des mondaines de la plus haute société, délaissant leur coquetterie et leurs salons, se sont enrôlées dans la Croix-Rouge, les ambulances, ou les services auxiliaires. Elles ont dû, pour cela, changer entièrement leur façon de vivre, mais elles ont renoncé joyeusement à tout, pour aider la patrie en danger.

« Il faut parfois des grandes épreuves pour réveiller les nations », disait Bossuet. Cette guerre aura aidé les gens à sortir d'eux-mêmes, et à se pencher davantage sur les problèmes des autres.

On assiste, actuellement, à des faits merveilleux. Dans les pays belligérants, ceux qui ont leur maison détruite par des bombes vont tout simplement habiter chez des voisins, qui ont eu la chance d'être épargnés. Pas une fois, les mots « dérangement » ou « gêneur » ne viennent à l'esprit de ces derniers. Dans toutes les villes, les habitants vivent comme s'ils étaient les membres d'une même famille.

On partage tout : maison, nourriture, vêtements, argent, sans chercher ni remerciements, ni reconnaissance.

Les douleurs ou les émotions individuelles cèdent le pas au sentiment collectif. On oublie les vieilles rancunes et les querelles qui séparaient les classes et les familles. On ouvre tout grand son cœur à l'amour, alors qu'il n'y avait, jusque-là, que de la rancune ou de la haine.

C'était l'égoïsme qui déchirait le monde. Ceux qui prétendaient que Dieu restait sourd aux cris de détresse de l'humanité en danger se rendent compte, aujourd'hui, que les êtres humains invoquaient leur Créateur, alors qu'ils étaient nourris de pensées égoïstes...

La souffrance par laquelle le monde a passé a fait renaître l'esprit de la divinité ! On peut dire qu'une fois la tourmente passée un nouvel esprit régnera partout. On aura trop souffert, trop lutté en commun pour pouvoir, à nouveau, faire des différences, et créer des barrières de « je » et de « mon ». Il y aura seulement le mot « nous » qui dominera, et ce sera tant mieux pour la collectivité.

SI VOUS TENEZ A VOTRE LIGNE

EVITEZ LES CALORIES SUPPLEMENTAIRES

Vous savez que la température de votre corps est toujours aux environs de 37°, même quand l'air ambiant est à 0°. Il y a donc en vous une source de chaleur, produite par les aliments.

Mais 100 grammes de fraises, par exemple, n'apportent pas autant de chaleur que 100 grammes de viande. Aussi, la science nous apprend à calculer la quantité de chaleur apportée par chaque aliment.

L'unité de mesure de cette chaleur s'appelle calorie. C'est ainsi que 100 grammes de fraises font 45 calories, tandis que 100 grammes de lard font 450 calories, soit 10 fois plus.

On sait encore que, pour maintenir un corps à 37°, il faut, pour 24 heures, 30 calories par kilo de son poids. Si donc vous pesez 50 kilos, vous aurez besoin, par jour, de 1.500 calories.

Mais, si vous prenez 2.000 calories, vous absorbez 500 calories supplémentaires qui se transforment généralement en graisse.

Chaque fois que vous « mangez » 100 calories de trop, vous engraissez à peu près de 20 grammes.

Voici une liste des aliments que l'on devrait savoir se refuser, si l'on veut conserver une silhouette parfaite :

Une cuillerée d'huile dans la salade : 153 calories.

Un morceau de fromage de Gruyère : 200 calories.

Une tranche d'un quelconque pâté : 300 calories par 50 grammes.

Un éclair à la crème : 228 calories.

Une verre de champagne : 200 calories.

Un petit four à la crème : 100 calories.

Cinq figues sèches : 210 calories.

Un petit verre de rhum : 156 calories.

Une cuillerée à bouche de mayonnaise : 240 calories.

Une tranche de cake : 220 calories.

Un verre de bière : 225 calories.

Un verre de vin : 150 calories.

Un gros caramel : 132 calories.

Une cuillerée à bouche d'une gelée quelconque : 100 calories.

Six noix sèches : 108 calories.

Un petit pain : 153 calories.

Deux morceaux de sucre dans le café : 64 calories.

Une biscotte : 45 calories.

Un sandwich au foie gras : 250 calories.

Tranche de bœuf rôti : 308 calories aux 100 grammes.

Carré de veau : 160 calories aux 100 grammes.

Côtes de porc : 611 calories aux 100 grammes.

Poulet : 204 calories aux 100 grammes.

Lait : 690 calories par litre.

Un œuf : 80 calories.

Beurre : 750 calories aux 100 grammes.

Pommes de terre : 90 calories aux 100 grammes.

Haricots, pois et lentilles : 335 calories aux 100 grammes.

Salade : 25 calories aux 100 grammes.

Pommes, poires, oranges : de 50 à 60 calories aux 100 grammes.

Bananes : 300 calories aux 100 grammes.



CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Peg. de mon cœur »

Le fait de nager ou de faire du cheval en compagnie d'un jeune homme ne signifie pas du tout que ce jeune homme soit amoureux de vous. Il vous apprécie en tant que nageuse ou cavalière, mais il n'a, peut-être, aucun autre sentiment pour vous. Ne vous montez pas la tête avec des rêves fous qui ne se réaliseront jamais.

Nièce « A. Carter »

Brossez tout votre visage avec une brosse assez dure et un bon savon au lait. Suivez ce traitement chaque soir, très régulièrement, et vous serez étonnée de constater combien votre peau s'améliorera. Employez des crèmes à base de lanoline ou d'hormones, mais ne manquez pas d'essuyer votre visage après une heure ou deux afin de permettre à votre peau de respirer.

Nièce « Future secrétaire »

Pour apprendre la sténographie, vous devez suivre des cours spéciaux. Je ne puis vous indiquer une école spécialisée, mais il en existe plusieurs au Caire et à Alexandrie. Apprenez aussi à taper à la machine, c'est absolument indispensable si vous tenez à devenir une parfaite secrétaire.

Nièce « Je l'aime »

On n'épouse pas toujours celui qu'on a ..., ma chère nièce. Pourtant, il y a eu beaucoup de mariages de raison qui ont été parfaits. Pourquoi ne voulez-vous pas épouser cet homme qui vous aime tant et vous promet le bonheur ? Je suis certaine que vous finirez par l'aimer aussi, et que vous oublierez cette peine de cœur qui vous fait encore tant souffrir.

Nièce « Joujou brisé »

Les hommes riches ont, malheureusement, un défaut ... croire que tout ... avec l'argent. Je comprends très bien votre déception, mais cela ne sert à rien de vous lamenter. Dites « non » catégoriquement et sans détour à ce jeune homme. S'il vous aime vraiment, il changera et deviendra plus simple, plus compréhensif.

Nièce « Je souffre »

Ne soyez pas une impatiente petite fille et suivez sagement les conseils de ce jeune homme. Il a entièrement raison, et dès qu'il sera officier, il lui sera certainement plus facile de demander votre main à votre père. Ne croyez pas qu'il vous aime moins que vous ne l'aimez. Bien au contraire, mais il veut être digne de la famille dans laquelle il compte entrer. Je souhaite qu'il réussisse à ce dernier examen pour son bonheur et le vôtre.

Nièce « Batavia »

Essayez de croire votre mari et employez-vous activement à retrouver votre bonheur et la paix de votre foyer. Mais, surtout, chassez de votre esprit cette idée obsédante qui provient de votre imagination fertile. Ce n'est pas parce que votre époux a dansé toute une soirée avec une même femme, que vous devez conclure qu'il y a quelque chose entre lui et cette personne.

Nièce « Indépendante »

Pour être demoiselle de compagnie, il faut posséder une très bonne éducation et une solide instruction. Vous êtes certainement beaucoup trop jeune pour réussir dans ce métier qui peut vous sembler simple mais qui, en réalité, est très délicat et demande beaucoup de tact et de patience.

Nièce « Que faire ? »

Vous avez certes un peu trop attendu pour apprendre un métier. Cependant, vous savez qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. D'ailleurs, si vous avez besoin de travailler, il est tout à fait indispensable que vous vous décidiez pour une profession déterminée. Ne perdez plus votre temps et tâchez de trouver ce qui vous convient le mieux.

Nièce « Je dans... volcan »

Je ne vois pas comment vous trouverez un mari en menant une vie aussi désordonnée. Sortez moins, ne fréquentez pas tant d'hommes à la fois et ce n'est qu'alors que vous finirez, peut-être, par trouver quelqu'un qui voudra vous épouser. Vous avez dépassé la trentaine depuis longtemps, ne trouvez-vous pas qu'il est temps de changer ?

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone ...504 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire



VEDETTES AU BORD DE L'EAU

Dès que l'été vient, Rosemary Lane, l'une des trois sœurs Lane que nous avons applaudies dans une série de films à succès, abandonne les studios et la vie trépidante de Hollywood et se rend en Floride où elle possède une petite propriété au bord de la mer. Eloignée de tout souci, elle s'abandonne ici à la caresse combien réconfortante de l'air frais et du soleil. Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons.

(Photo : Universal)